

SF, REALITE ET PSYCHANALYSE.

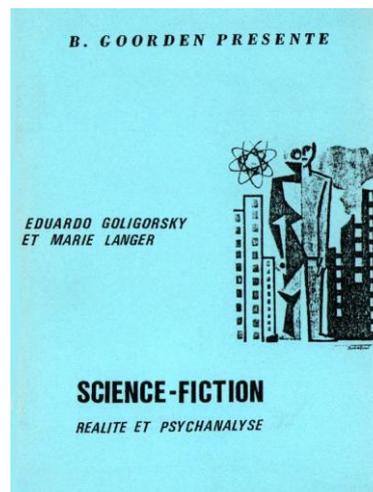
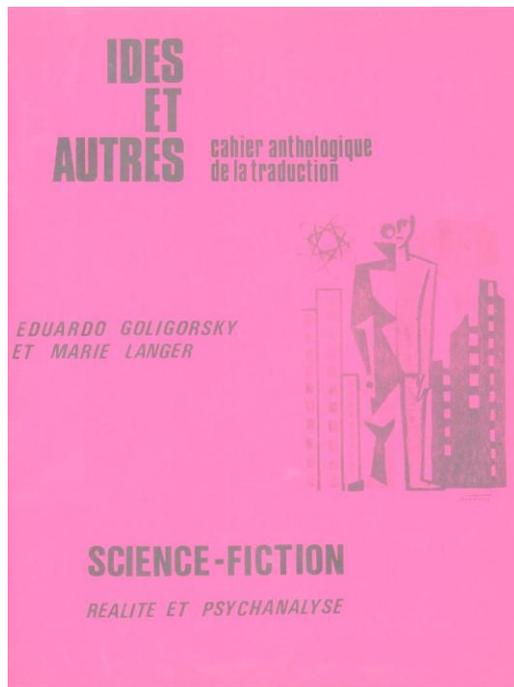
par Eduardo GOLIGORSKY et Marie LANGER

« *IDES... ET AUTRES* » N°15

Copyright, 1969, Eduardo GOLIGORSKY et Marie LANGER

(« **Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis**).

Pour la traduction française, agence littéraire « **Ides...et autres** » &
Bernard GOORDEN, 1976 et 2009.



Il peut sembler « kitsch » de publier, 40 ans après sa première publication en langue originale, **un essai** qui devrait certainement être revu et augmenté pour sa partie « sociologique » (Eduardo GOLIGORSKY) et est **probablement « dépassé »** pour sa partie « psychanalytique » (Marie LANGER) – **mais nous n’avons pas les compétences scientifiques pour en juger** –. Toujours est-il que l’actualité récente – au moins sur le plan environnemental – ne fait que confirmer que l’on n’a pas été assez conscient de cette « sonnette d’alarme », tirée alors par cet écologiste avant la lettre : Eduardo GOLIGORSKY.

(son traducteur, Bernard GOORDEN)

II) Psychanalyse et SF, par Marie LANGER

1. Le malaise dans la civilisation
2. Science et fiction en rapport avec le destin des instincts
3. Alternatives

II) Psychanalyse et SF (1969), par Marie LANGER

A Tommy, qui m'a amené à découvrir la SF ;
à Emilio Rodrigué, qui m'a encouragé à en écrire,
et à Diego, Andrés et Maria Paula qui vont la vivre.

INTRODUCTION (1969) , Marie LANGER

Beaucoup d'entre nous, les psychanalystes, lisent de la SF. Quelques-uns en écrivent (1).

Nous l'analysons également (2).

Il est clair qu'elle nous attire ; mais pourquoi ? Nous ne l'avons pas apprise de notre maître, Sigmund Freud, créateur de la psychanalyse et scientifique très sérieux. Il doit pourtant nous avoir servi d'aiguillon.

Freud était probablement, comme tout pionnier, un mélange du visionnaire et du conservateur. Il s'est lancé dans l'aventure avec ce bagage complexe. Il a découvert et exploré un "*nouveau monde*", caché en chacun de nous : le monde de l'inconscient. Freud faisait et fait partie de notre actualité, si pleine de contradictions externes, et il a rendu les contradictions internes, non

avouées et cachées dans notre propre esprit, accessibles et compréhensibles pour nous.

Il nous a montré comment nous aimons, lorsque nous haïssons et vice-versa. Ou comment nous mentons, lorsque nous croyons dire la vérité. Ou comment nous refusons ce qui nous est désagréable et beaucoup d'autres "*comment*".

Il a ébranlé la conviction de l'homme sûr et orgueilleux de la fin du siècle, en mettant en question son libre arbitre. Il a montré comment chacune de nos décisions résulte d'une interaction de complexes facteurs inconscients. On a dit qu'il a existé trois grandes humiliations pour l'Homo Sapiens, centre et but de la création : la découverte de Copernic, comme quoi la terre tourne autour du soleil ; la théorie de Darwin, selon laquelle l'homme n'a pas été créé le sixième jour en guise de couronnement de l'oeuvre de Dieu mais qu'il s'agit d'un singe amélioré grâce à la raison ; et finalement la thèse de Freud qui oblige ce "*singe sapiens*", déjà humilié par deux limitations antérieures, à reconnaître qu'il n'est même pas maître de son propre esprit.

Mais là s'établit un jeu dialectique : parce que dans la mesure où il reconnaît cela et parvient à se connaître et à connaître ses propres limites, il étend le domaine de sa raison et il devient plus responsable et plus maître de ses propres décisions.

Freud était un explorateur très "*sui generi*". Il a uni au sérieux et à la ténacité scientifique une grande liberté d'imagination et de pensée et, à une lutte infatigable et

parfois provocante à l'égard du préjugé, une passion fanatique pour la vérité. Et bien qu'il fût très enraciné dans son siècle et dans la morale victorienne, il a contribué de toutes ses forces à son effondrement. Moraliste au sens éthique du terme, il ne se souciait pas de l'opinion du monde.

La plupart des thèses psychanalytiques furent pendant longtemps considérées comme de la SF par la grande majorité des contemporains de Freud. Il allait falloir des décennies pour ébranler la sûreté de soi de l'homme des débuts du siècle. C'est donc tout récemment que le psychanalyste a pu être accepté et occuper la place qu'il occupe actuellement dans la science.

Freud n'a jamais craint d'utiliser la fiction, la "*conjecture fantastique*", ou l'hypothèse de travail osée, pourvu qu'elle fût féconde comme maillon au sein d'une chaîne de pensées et que sa réalité scientifique pût être démontrée tout au long de la recherche.

Freud a par ailleurs en commun, avec ceux qui lisent ou écrivent de la SF, la nécessité de reconstruire le passé et de scruter l'avenir. A un niveau individuel, il découvre le passé de son patient en déroulant la trame complexe qui mène de l'enfance aux problèmes et à la maladie actuels. A un niveau collectif, il applique les outils et les enseignements de l'analyse aux époques primitives de l'humanité ("*Totem et tabou*" (3), "*Moïse et le monothéisme*" (4) et d'autres oeuvres) ou essaie d'entrevoir l'évolution future ("*L'avenir d'une illusion*" (5), "*Le malaise dans la culture*", etc.). Et il nous

fascine par la force imaginative et plastique de ses expressions, comme lorsqu'il appelle l'homme moderne un Dieu de prothèses armé de membres artificiels.

Freud nous invite souvent à monter avec lui dans la machine à voyager dans le temps. Il nous présente ainsi, dans "*Totem et tabou*", le Père Primitif de la horde et nous fait assister à son assassinat et à sa déification ultérieure. Nous comprenons, grâce à lui, les parchemins du sanctuaire de Maria Zell qui raconte sous forme picturale comment le peintre Christophe Haitzman put miraculeusement, et grâce à la vierge ; racheter un pacte scellé qu'il avait conclu avec le démon (6).

Il analyse ce peintre du 17^{ème} siècle avec la même lucidité et le même sérieux qu'il prend en considération ses patients contemporains et il démontre que ce pauvre diable a dû s'inventer un pacte démoniaque puisque, par son caractère d'"*éternel enfant nourri au sein*", désemparé, il n'a pas pu surmonter la mort de son père ni affronter une situation économique difficile.

Cela ne semble pas étrange à Freud d'analyser dans le passé, parce qu'il part du principe que les mêmes conflits que ceux qui s'expriment aujourd'hui par une névrose, revêtirent, à une autre époque, peuplée de démons, l'apparence d'une possession diabolique.

Non seulement le malade, mais également le poète, qui exprime ses problèmes intimes au travers de la création, les adapte suivant la réalité et les problèmes qui l'entourent, et qui appose à l'oeuvre son "sceau du moment" (7), revoient leurs conflits selon leur époque.

Et aucune littérature n'appose probablement ce sceau avec autant de lucidité que la SF.

Il est certain que ses écrivains le font consciemment. La preuve en est qu'ils intègrent si souvent la psychanalyse dans leur fiction.

La découverte de Freud est une conquête de notre siècle. Elle apparaît, comme d'autres succès scientifiques, incluse dans le monde de l'avenir, avec une fantastique portée bien au-delà de ses frontières réelles.

Dans "*Minority report*" ("*A way home*"), de Sturgeon, le savant docteur Dell, se basant sur des réussites et des échecs révolus de la psychanalyse, est parvenu à isoler l'enfant que tout adulte porte en lui, à le doter de vie ou, du moins, d'une voix propre, et à le confronter au sujet adulte, sans que ce dernier le reconnaisse.

Nous suivons, dans ma nouvelle "*El cambio - La matrimorphose*" ("*Ecuación fantástica* - SF et psychoses" / "*IDES...ET AUTRES*" N°16), l'évolution psychothérapeutique de la vieille psychanalyse classique jusqu'au psychomodélisme actuel, aux conséquences totalement insoupçonnées, lorsque cette technique moderne est combinée au fameux élixir de jeunesse.

De nos jours, la SF utilise, comme n'importe quelle littérature moderne, les découvertes psychologiques de l'analyse - de façon subtile et, souvent, sans que l'auteur s'en rende compte - afin de nous faire comprendre les problèmes de ses personnages.

Mais il existe également une autre utilisation, grossière dans son essence, qui recourt à la sur-simplification psychanalytique pour nous faire accepter les contradictions de ses héros sans trop exiger de l'auteur. Cela se produit, par exemple, dans "*Le père*" ("*Etranges parents*") de Farmer ; on nous informe que le protagoniste d'une nouvelle a reçu, lorsqu'il était enfant, une terrible rossée de son père. C'est pourquoi, il n'est pas étonnant si, adulte et sur une autre planète, il ne peut pas défendre sa qualité d'homme et se soumet en présence d'une silhouette paternelle. Dans une autre nouvelle du même recueil, "*Le fils*", un Américain, spécialiste en électronique, est capturé par un sous-marin robot d'une puissance hostile. On nous explique qu'il cède presque aux menaces du robot et qu'il trahit presque sa patrie, à cause de la résurgence de la panique claustrophobique, qu'il a éprouvé enfant, lorsque son père, gagné par une injuste colère, l'avait enfermé dans un placard.

Bien que Freud sût déduire, d'un petit indice, d'un épisode en apparence insignifiant du passé, toute une situation complexe et vive dans l'actualité de ses patients, il n'a jamais utilisé, dans ses écrits, la sur-simplification. Il était trop scientifique, mais également trop lettré pour cela. Il savait écrire et s'était vu couronné d'une haute distinction des lettres allemandes, le prix Goethe. La littérature, l'écrivain et sa création l'avaient toujours intéressé.

Il compare, dans "*La création poétique et l'imagination*", différentes manifestations de l'esprit

humain. Il y a des fantaisies inconscientes, inhérentes à l'être humain et centrées sur sa personne, qu'il essaye d'élaborer selon son évolution et sa capacité. L'enfant les dramatise ouvertement et de façon insouciant au cours de ses jeux, l'adolescent les dissimule avec pudeur au cours de ses rêveries diurnes, remplies d'ambitions et de conquêtes érotiques, le malade les répudie mais les exprime, pour qui sait les interpréter, à travers ses symptômes, et le poète les traduit dans le langage acceptable pour les autres. Dans ce transfert vers une nouvelle forme, les fantaisies inconscientes et atemporelles acquièrent le "*sceau du moment*".

Le jeu de l'enfant, la rêverie diurne et la création littéraire actuelle portent clairement la marque de notre époque, de ses conflits, de ses réussites et contradictions, tout comme le symptôme. En écrivant, le poète vit une actualité qui éveille en lui des craintes infantiles, et il les projette, transformées, dans une situation relatée au futur. La création progresse à trois niveaux de temps : le passé, le présent, et le futur, tous trois axés sur le désir. Ou sur la crainte, pourrait-on dire, en lisant la SF.

Mais je crois que Goligorsky a démontré de façon convaincante que ces nouvelles, pleines d'horreurs, sont écrites avec le souhait d'alerter le lecteur afin qu'il contribue à éviter la catastrophe.

Nous avons déjà vu auparavant, en parlant d'"*Une névrose démoniaque au 17^{ème} siècle*", comment la maladie exprime, à côté de conflits généraux (l'incapacité de Christophe Haitzmann à surmonter la

mort de son père et à affronter l'abandon), les craintes de son époque.

La symptomatique des patients de Freud portait avec elle le sceau de l'époque victorienne et de la double morale sexuelle.

Il devrait nous être possible, en voyant nos malades actuels, d'entrevoir, au travers de leurs plaintes et de leurs difficultés, les problèmes de notre moment historique.

Mais je voudrais, avant de m'occuper de la symptomatique de l'homme actuel, souligner une dernière affinité entre la SF et l'oeuvre de Freud : toutes deux recèlent un amer et profond humanisme, mélange de pessimisme et de foi en l'humanité.

Marie LANGER

Notes :

(1) "*Ecuación fantástica* (presque complètement repris dans "SF et psy-choses" / "*IDES...ET AUTRES*" N°16), Buenos Aires, Ed. Hormé, 1966.

(2) Marie Langer : "*Fantasías eternas*", Buenos Aires, Ed. Hormé, 1966.

(3) Sigmund Freud, "*Œuvres complètes*". Version espagnole C/o Ed. Rueda, Buenos Aires, 1952, t. VIII.

(4) Sigmund Freud, Idem, t. XX.

(5) Sigmund Freud, Idem, t. XIV et XX.

(6) Sigmund Freud, "*Œuvres complètes*" : "*Une névrose démoniaque au 17^{ème} siècle*". Version espagnole C/o Ed. Rueda, Buenos Aires, 1952, t. XVIII.

(7) Sigmund Freud, Idem : *"La création poétique et l'imagination"*.

I) LE MALAISE DANS LA CIVILISATION.

"Que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non, la vie quotidienne de chacun d'entre nous change - et changera encore davantage - en raison de ce qui se passe dans les laboratoires et les usines du pays et du monde. Chaque progrès scientifique ou technique important déclenche une réaction en chaîne. Elle engendre confort et danger. Elle organise l'économie et la désorganise. Elle procure des bénéfices sociaux et pose des problèmes moraux. Cela a été vrai depuis le début de l'histoire. Mais le mouvement a été lent et inégal. Son impact se produisait si doucement qu'il devenait presque imperceptible pour chaque génération. Le rythme de changement s'est accéléré avec la révolution industrielle. Et, dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre Mondiale, il s'est fait asservissant. Le progrès de 100.000 ans depuis l'Age de la pierre est actuellement moindre que celui d'une seule de nos années, et les grands événements du siècle passé s'éclipsent en face de ceux de la dernière décennie. Dans notre génération - dit Robert J. Oppenheimer -, notre connaissance du monde englobe, dépasse et complète toute la connaissance antérieure ... Le monde se modifie tandis que nous y passons. La technique n'est plus le terrain exclusif des ingénieurs et des industriels.

Ses créations font partie de l'atmosphère de tout un chacun."

Nous avons extrait cette citation de "*Life*", d'un essai ("*Therapeutic goal and present day reality*") (8) de Richard Sterba, analyste viennois et disciple personnel de Freud. Il vit actuellement aux Etats-Unis. Il me paraît, en raison de sa qualification scientifique et de sa longue expérience, la personne la plus indiquée pour nous parler des tentatives de l'homme moderne pour s'adapter au monde actuel. Pour lui également, la névrose possède son "*sceau du moment*" ou mieux elle est, tout comme l'art, l'expression des problèmes de l'époque.

Il nous établit un parallèle entre ce qui a été dit par des écrivains et ce qui a été dit par des psychiatres renommés, il y a cent ans ou davantage, lorsque "*le rythme du changement*" avait déjà commencé à ne plus pouvoir être contrôlé.

Au milieu du siècle passé, le grand poète allemand, Heinrich Heine, après une visite à Manchester, commenta que les machines lui donnaient l'impression d'être chaque fois plus des êtres humains et ces derniers des machines. (A cette époque, les ouvriers essayèrent de détruire les nouvelles machines qui s'étaient muées en robots-rivaux, qui ne protestaient jamais et n'avaient pas besoin de salaire, ni de nourriture, et qui leur volaient leur moyen de subsistance).

Mais Goethe avait déjà dit en 1825 que l'accroissement de la mécanisation l'inquiétait et lui faisait peur. Il pronostiqua que quelque chose

"s'approche toujours plus, comme une tempête, en gestation, qui vient lentement, mais son cours est également inéluctable. Elle finira par éclater au-dessus de nous et nous frappera ... Ni la méditation, ni la prière ne pourront l'éviter. Bien plus, qui voudrait assister à des événements aussi terribles ? Imaginez que tout se désintègre et se flétrisse graduellement ; imaginez le vide, qui avait été peuplé par des êtres vivants durant des siècles, et qui retombe maintenant dans son aridité primitive".

L'intuition du poète et de l'écrivain a précédé la compréhension du psychiatre.

Mais à la fin du siècle passé, les grands psychiatres comme Erb, Binswanger et Krafft-Ebing accusent également la société en mouvement d'être la cause de l'augmentation des névroses. Pour Erb (1893), les extraordinaires réussites, découvertes et inventions dans tous les domaines, les modifications dans la façon de voyager et de régler des affaires, le mépris des vieux idéaux et des concepts éthiques et la nouvelle ligne de l'art, qui abandonne la recherche de la beauté, se tourne vers le laid et le repoussant, *"démontrent clairement les périls qui menacent notre évolution culturelle"*. Binswanger (1896) également mentionne *"les progrès immenses dans la sphère technique"* et Krafft-Ebing (1895) explique que *"les changements survenus dans la sphère politique et sociale et spécialement dans les conditions qui règnent dans les affaires, l'industrie ou la campagne, ont évolué en un laps de temps si bref, comme lors de la dernière décade, la vie professionnelle*

et civique des gens civilisés et leur concept de propriété, en préjudice direct de leur système nerveux ! "

En 1908, Freud ("*La morale sexuelle "civilisée" et la nervosité moderne*") (9) considère que la technification croissante de la vie et les changements, qui en découlent, sont une cause purement secondaire de l'augmentation de la nervosité de l'homme moderne. Pour lui, la source principale de tout le mal réside dans la suppression de la sexualité, à laquelle justement les plus civilisés sont sujets. Il est en outre optimiste. Il pense qu'un changement, dans la morale sexuelle en même temps que la divulgation de la psychanalyse, pourrait améliorer la situation.

En 1937 ("*Analyse terminable et interminable*") (10), Freud n'est plus optimiste. Il nous parle du "*moi paralysé*" de ses patients.

Ce changement d'avis n'est pas uniquement le résultat de l'expérience et de la profondeur acquise par Freud au cours de ces années. Il se produit également parce que les décennies écoulées entre 1908 et 1937 y sont cruciales pour l'homme occidental et le changent profondément.

Mais comment le psychiatre ou le psychanalyste voit-il actuellement (N.d.T. : en 1969) son patient ? Quels sont ses problèmes essentiels ? Sterba nous répond que la répression d'impulsions sexuelles a été presque remplacée en importance perturbatrice et nuisible par l'interdiction de sentir. Il faut, pour s'adapter à un monde si plein de contradictions, de contrastes, d'injustices et de dangers mortels, faire taire

les sentiments. On ne peut plus, face à la réalité actuelle, prétendre rendre les patients aptes à être en harmonie relative avec eux-mêmes et avec le monde où ils vivent. Je crois que nous tous, psychiatres et psychanalystes, sommes d'accord sur le fait que la souffrance moderne de l'"*homme civilisé*", précieux et doté de sensibilité, ne réside pas dans la sphère sexuelle, quoiqu'elle l'embrasse parfois ultérieurement, mais dans le terrain des sentiments. La réalité impose le blocage affectif.

En ne quittant l'essai de Sterba que pour une courte parenthèse : vous imaginez-vous un parachutiste abandonné, en territoire ennemi, un Juif dans un camp de concentration, un astronaute dans l'immense solitude de l'espace, qui conserve intacte sa sensibilité sans devenir victime de la psychose ? Ce qui peut éventuellement permettre sa survie lucide, est un blocage absolu de ses sentiments, ou une profonde conviction et foi en l'humanité et sa raison d'être, mais cette faculté n'est pas très fréquente. Et même ainsi, il faudra acquérir ou orchestrer un haut degré d'indifférence, afin de détendre son esprit et afin de pouvoir trouver ou maintenir l'activité que la cause exige de soi.

L'homme qui a lancé la bombe atomique sur Hiroshima est devenu fou. Il y a des situations qui rendent fou. Emilio Rodrigué nous en expose une, fantastique, dans sa nouvelle "*Plenipotencia - Toute-puissance*" / "*IDES...ET AUTRES*" N°16), contenue dans le recueil du même titre : une étudiante a demandé une consultation d'une heure à un psychiatre. Au

moment où elle pénètre dans son cabinet de consultations, il se produit une panne d'électricité et il doit la recevoir avec deux bougies allumées sur le bureau. Elle lui avoue qu'elle possède le pouvoir d'engendrer des novas, de faire exploser. Quatre ans plus tôt - explique-t-elle au psychiatre incrédule -, elle a fait exploser Alpha de Centaure, qui se trouve à quatre années-lumière de la Terre. Quelques minutes plus tard, l'effet de l'explosion devrait être perçu.

Ils attendent et l'effet nova se produit, répondant à ce qui était annoncé. La pièce, qui n'avait été éclairée que par les deux seules bougies, est subitement inondée par une lumière blanche, très intense. Elle avait eu raison. Mais elle est maintenant venue consulter un psychiatre, parce qu'elle craint de s'en prendre au soleil. Le psychiatre *"ne connut plus que la peur. Une peur propre, qui est raciale. Le système solaire était son trésor et sa sainte-barbe"*. C'est pourquoi, il sort un revolver du tiroir du bureau et la tue d'un coup de feu.

Mais l'auteur n'est pas satisfait de cette solution. Il en cherche d'autres. Dans la seconde version du dénouement, le psychiatre se soumet totalement à elle, qui lui parle en termes de commandement : *"Tu n'adoreras plus d'autre Dieu que moi !"*.

Dans la troisième version, mademoiselle Estrella Sánchez pleure avec affliction. Elle ne sait ni comment ni pourquoi elle a produit la nova. Il la tranquillise, l'invite à se coucher sur le divan et l'analyse. Elle parle de son enfance.

Dans la quatrième version finalement, tous deux prennent peur et concluent un pacte d'aide mutuelle.

Cette nouvelle est fantastique. Il n'existe pas de mademoiselle Sánchez, capable de détruire Alpha de Centaure ou le soleil et, par conséquent, la vie sur notre Terre.

Mais elle devient réaliste, si nous songeons à la bombe atomique, au docteur Insolite dans "*Fail-Safe*".

La nouvelle de Rodrigué se base sur un épisode réel. Un psychanalyste nord-américain, Eric Ericson, lui avait fait part de son expérience psychanalytique à Alamo, pendant la guerre. Quelques-uns des physiciens qui travaillaient là, à la création de la première bombe atomique, exigeaient une assistance psychiatrique. Ils ne pouvaient pas endurer le poids de leur responsabilité qui consistait à libérer la plus grande montagne de destruction que le monde eût jamais connue. Seuls, ils seraient devenus fous. Mais en déchargeant leur conscience sur les psychiatres, ces derniers étaient presque gagnés par la folie. Ils doivent avoir pensé, en affrontant ces patients si monstrueusement géniaux, à chacune des quatre solutions que Rodrigué nous propose.

Revenons-en à Sterba. Il soutient que *le moi* - nous expliquerons plus loin la signification psychanalytique de ce terme - de l'homme actuel a dû changer pour s'adapter aux modifications de son milieu ambiant. Cela implique un changement dans la santé et la maladie mentale, tout comme dans l'art.

"L'histoire de l'art est l'histoire de l'intelligence humaine" ("Kunstgeschichte als Geistesgeschichte", Dvorak'). C'est pourquoi "peinture et sculpture moderne reflètent les distorsions et les démembrements, la désindividualisation et la déshumanisation auxquels le progrès technique et scientifique soumet notre moi. Dans l'art, les sentiments paraissent être tombés en désuétude, et ce en règle générale. Les voir exprimés par un artiste moderne gêne. Apathie, blocage affectif, froideur d'expression et une sérieuse distorsion dans les liens affectifs, se trouvent à l'ordre du jour. Le caractère abstrait, anti-émotionnel, de l'art moderne trouve son point culminant dans la musique, qui a été jadis la langue des sentiments ... Nous trouvons, dans les oeuvres tardives de Schönberg et bien évidemment dans la musique de compositeurs modernes comme Stockhausen et Varèse, que les sentiments n'ont plus de place. Ils sont remplacés par l'abstraction et le mécanisme fonctionnel. Le compositeur ultra-moderne veut que son oeuvre soit davantage le résultat de calculs qu'une création imaginative surgie de ses sentiments."

Nous pourrions continuer encore longtemps à citer des références pour compléter la vision de l'homme moderne. Mais nous nous bornerons à une dernière citation : d'après Sterba, la première édition de l'*Encyclopaedia Britannica* consacre, en 1768, 4 lignes à l'"atome", et l'édition de 1810, 5 pages à l'"amour". Dans la dernière édition, l'"amour" a disparu tandis que l'"atome" a occupé 6 pages. Il est évident que nous avons été envahis.

La SF, en tant que genre littéraire, appartient évidemment à l'art moderne. Il est également clair que son contenu se caractérise "*par des distorsions, par des démembrements, par la désindividualisation et par la déshumanisation*". Ses personnages souffrent très souvent d'un "*blocage affectif, de froideur d'expression et d'une sérieuse distorsion dans les liens affectifs*". Tout comme l'atome qui, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, occupe beaucoup plus de place que l'amour.

Mais je suis d'accord avec Goligorsky en ce qui concerne l'appréciation sur la portée profondément humaniste d'une grande partie de cette littérature et sur le fait que beaucoup de ses auteurs l'utilisent, consciemment ou inconsciemment, pour nous mettre en garde.

Et c'est pourquoi, le contraste entre la forme froide, triviale ou humoristique de la narration et l'horreur indicible ("*inéprouvable*" dirait-on, si ce mot existait) de ce qui est raconté, est excellent.

Freud a consacré une oeuvre fondamentale au "*Malaise dans la civilisation*". Ecrite en 1930, elle porte le sceau de l'expérience de la Première Guerre Mondiale et de ses conséquences : la misère, l'insécurité et la crainte d'une autre conflagration. Dans cette oeuvre, Freud tient pour acquis que le bonheur de l'homme n'augmente pas forcément avec le développement de la civilisation et que de grandes masses lui sont hostiles et se sentent frustrées par elle. La société actuelle n'est pas capable d'assurer la sécurité que l'homme attend d'elle

en échange des renoncements instinctifs qu'elle lui impose.

Freud retrace l'histoire de l'évolution de la société humaine. Lorsque l'instinct et le désir sexuel se sont, chez l'homme, mammifère supérieur, libérés de la rythmicité du rut, la femme est devenue désirable et son complément nécessaire. Il voulait l'avoir avec lui en permanence. La femme, poussée par l'amour de ses enfants, petits désemparés, acceptait à son tour la tutelle de l'homme, dont la force la protégeait. Ainsi surgit, en tant que première communauté, une famille, composée d'un homme fort, de ses femmes et enfants. On tuait ou on expulsait ces derniers, s'ils étaient de sexe masculin, dès qu'ils atteignaient leur maturité sexuelle, parce que le père primitif ne tolérait pas de rivaux. Cela se produisit jusqu'à ce qu'ils se rendirent compte que l'union de plusieurs contrebalançait le pouvoir du plus fort. Ils assassinèrent le père et le mangèrent. Ils pouvaient maintenant jouir de ses privilèges et posséder mères et soeurs. C'était un père haï, certes, mais également admiré et parfois aimé. La peine et la culpabilité qu'ils éprouvèrent après le triomphe, furent les précurseurs de notre conscience et la base du totémisme, de la religion, de la loi et de la société. Pour éviter que le crime ne se répât à l'avenir, ils instaurèrent l'interdiction de l'inceste. Plus personne ne put jouir des femmes de sa propre famille ; la civilisation surgit donc du renoncement à l'instinct. Amour et nécessité (Eros et Ananké) furent ses créateurs. Et, tant dans le lointain passé que dans

l'actualité, la civilisation exige, en échange de ce qu'elle offre à l'individu, qu'il renonce partiellement à la satisfaction sexuelle et agressive. Mais le degré et les normes de ce renoncement sont différents suivant l'époque et les canons éthiques établis.

Avant d'aborder avec Freud notre société actuelle, je me permettrai une brève digression théorique : nous avons dit préalablement que Freud a découvert les contradictions inhérentes à l'intelligence humaine. Pourtant l'être humain souffrait toujours et faisait souffrir par ses incongruités, ses hésitations et ses doutes. L'homme a toujours été contradictoire. Mais Freud a découvert les mécanismes psychologiques de cette contradiction interne, il a défini les parties en conflit et nous a offert les éléments, pour que nous prenions conscience de tout le processus en nous ou que nous l'observions chez les autres. Il a désigné, d'après leurs fonctions, trois "*instances*" dans l'intelligence humaine : le *ça*, le *moi* et le *surmoi*.

Le *ça* contient notre partie instinctive et nous lie à notre lointain passé. Il est la source de nos émotions et sentiments. Mais il ne fait pas de discrimination, ni ne limite ; il exige une satisfaction immédiate.

Le *moi* est l'instance coordinatrice et exécutrice. Après avoir réfléchi, pesé les éventualités de réalisation du désir et avoir délibéré avec le *surmoi*, il donnera libre cours à la satisfaction recherchée ou la rejettera ou lui imposera une modification, parfois très considérable. De cette façon, il adaptera les désirs aux exigences du *surmoi* et du monde extérieur.

Le *surmoi* lui-même a été monde extérieur à une époque. L'enfant intériorise, au cours du processus de sa socialisation et du contact avec le monde, les règles et les interdits que ses parents et son milieu lui ont imposés. Mais le *surmoi* ne correspond pas strictement à ces parents réels, mais bien à l'image que l'enfant s'est faite d'eux. Le *surmoi* est responsable de notre morale. Il incite le moi à assumer la censure de notre monde intérieur. Il sanctionne par de l'angoisse et des sentiments de culpabilité le moi lorsque, poussé par le *ça*, il accède à l'illicite. Le monde extérieur, également, influence, adapte et, parfois, soumet le *ça*.

Sterba est d'avis que la réalité actuelle est devenue si intolérable qu'elle mutile le *moi*, l'obligeant à renoncer à certaines fonctions de base, comme l'exercice du jugement critique, la liberté du sentiment, etc.

Freud insiste sur un autre aspect : les renoncements et les frustrations toujours croissants, que nous impose notre civilisation, rendent le *surmoi* de plus en plus exigeant. Nous ne pouvons plus répondre à ses commandements. Cela engendre en nous un vague sentiment de culpabilité permanent, s'exprime dans un malaise constant. Une personne devient de surcroît névrosée lorsqu'elle ne supporte plus les frustrations imposées par notre civilisation, dit Freud. Soit elle bloque ses affections, dit Sterba ; soit elle s'égaré dans une société égarée, soit elle entame la lutte afin de la modifier, diraient les marxistes et les prêtres post-conciliaires.

Mais revenons à Freud : le *surmoi* n'est, d'après lui, pas uniquement une instance individuelle mais bien aussi collective. Il nous parle d'un *surmoi* culturel qui exprime les exigences et les idéaux d'une histoire ou d'une civilisation déterminée. Et comme il existe des individus névrosés, soumis à un *surmoi* troublé, il existe également des époques qui engendrent et se soumettent à leur *surmoi* pervers. Les jugements des criminels nationaux-socialistes en constituent un bon exemple. Beaucoup ont déclaré être innocents. Ils ont soutenu qu'ils n'avaient fait que pénétrer dans l'engrenage et exécuter les ordres de leurs supérieurs et des "*idéaux*" (égarés) de leur époque.

Pour Freud, deux instincts régissent notre vie individuelle et collective et déterminent l'histoire de l'humanité : Eros et Thanatos. Eros symbolise l'amour sous ses formes les plus diverses. Sa fonction est de créer et d'unir. Thanatos est à la recherche de la mort et se manifeste sous forme d'agression ou d'autodestruction.

Pour achever mon examen, je citerai Freud à ce sujet : "*Le destin de l'espèce humaine dépend du degré jusqu'où son évolution culturelle parviendra à dominer les troubles que l'instinct humain d'agression et d'autodestruction provoque dans sa vie commune, problème qui mérite un intérêt spécial surtout à notre époque. Les hommes ont obtenu un contrôle tel des forces de la nature qu'ils n'auraient plus de difficultés à s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier adversaire.*"

Ils le savent et de là provient une grande partie de leur inquiétude, de leur malheur et de leur angoisse."

Freud clôture cet article, écrit en 1930, sur l'espoir que Eros parviendra à vaincre Thanatos.

Notes :

(8) "*Journal of the Hillside Hospital*", t. IX, N°4.

(9) Sigmund Freud, "*Œuvres complètes*". Version espagnole C/o Ed. Rueda, Buenos Aires, 1952, t. XIII.

(10) "*Revista de Psicoanálisis*", t. IV, N°2, Buenos Aires, 1946.

II) SF EN RAPPORT AVEC LE DESTIN DES INSTINCTS.

L'"*homo sapiens*" est un être bio-psycho-sociologique. La science cherche à connaître les lois qui régissent chacun de ces niveaux et déterminent leur interaction. L'homme est-il limitable ?

A première vue, on dirait qu'il l'est sur le terrain psychologique et social. Son pouvoir d'adaptation, pour le bien ou pour le mal, est presque illimité. Mais l'aspect biologique, si l'on se réfère aux derniers milliers d'années, est considéré comme immuable. Il semblerait pourtant que l'inquiétude et la peur, qui dominent notre époque, sont également l'expression de l'insécurité qui provient d'un changement fondamental dans nos instincts.

L'agression et l'autodestruction, que l'on appelle Thanatos, haine ou n'importe comment, a existé de tous

temps. Mais le rapport entre l'effort physique et son résultat destructif a changé peu à peu au cours des siècles. L'industrialisation croissante des 150 dernières années a accéléré ce rythme. Déjà après la Première Guerre Mondiale, dont les armes sont si dépassées actuellement qu'elles ne peuvent même pas être vendues aux armées des pays les plus sous-développés, Freud a pu dire qu'il ne doutait pas de la capacité d'extermination de l'homme.

Mais ce n'est qu'avec Hiroshima qu'il a surpassé, en force apocalyptique, ce qui avait été imaginé jusqu'alors par la SF, et on est parvenu à un point où le degré de destructivité humaine que l'on peut atteindre a changé la qualité de celle-ci : avec un minimum d'effort physique, rien qu'en appuyant sur un bouton déterminé, nous pouvons déclencher une réaction en chaîne de nombreux boutons et en finir, avec succès, non seulement avec l'homme mais aussi avec presque toute la vie sur notre planète.

Ce succès technique menace de détruire l'équilibre entre Eros et Thanatos qui, d'après Freud, régit notre vie et garantit notre survie.

Mais cet équilibre est également en péril du côté d'Eros - instinct de vie qui cherche notre survie - sans que la majorité des gens ne s'en alarme outre mesure. Ils jouissent à juste titre des avantages que le changement leur apporte, sans apprécier son ampleur. Mais depuis que les grands sauriens ont cédé la place aux oiseaux et aux mammifères, l'instinct sexuel a uni mâle et femelle dans un acte destiné à la procréation. Le mammifère le

plus évolué, l'homo sapiens, lui non plus, n'avait pu s'affranchir de cette loi de la nature, bien qu'une petite minorité ait toujours cherché et trouvé des moyens pour éliminer, par l'avortement, le fruit non désiré de l'acte sexuel, ou éviter, avec plus ou moins d'efficacité, la fécondation.

Mais ce n'est que lors du vingtième siècle, et particulièrement dans sa seconde moitié, que se sont produits des changements très importants et liés les uns aux autres, bien que dans une perspective différente, qui bouleversent non seulement le statut psychosociologique de l'homme et de la femme de notre civilisation, mais également leur biologie.

Nous avons vu comment la SF a pressenti le changement dans notre pouvoir destructif, bien qu'elle n'ait pas pu se représenter totalement son ampleur. Nous avons également vu comment, ultérieurement, lors de l'explosion de la bombe atomique, elle a utilisé le thème de la fin du monde au maximum, en créant des variantes, en songeant à des issues et en nous confrontant de toutes les manières possibles au fait brutal. Mais les incompatibilités de la séparation entre plaisir sexuel et procréation, de cette nouveauté transcendante aux imprévisibles conséquences pour l'évolution de l'humanité, passèrent pratiquement inaperçues. Elles convoient pourtant, lié à l'industrialisation, le germe d'un changement total du rapport des sexes, de la structure de la famille et du rôle que, durant des milliers d'années, l'homme et la femme

ont joué et qu'ils jouent encore partiellement aujourd'hui.

Il est à noter que la famille que nous présente la SF suit toujours le modèle de la première moitié de notre vingtième siècle, ou alors de la propre enfance de l'auteur. Dans "*La brousse*" de Ray Bradbury ("*L'homme illustré*"), les personnages vivent dans une maison ultra moderne, qui bénéficie des inventions les plus perfectionnées de l'avenir ; mais la famille est composée d'une mère, qui reste au foyer, attendant le père qui travaille à l'extérieur pour gagner l'argent nécessaire afin que l'on puisse préparer à la maison le pain quotidien et afin de nourrir deux enfants, relativement délinquants mais éduqués à l'ancienne manière.

Même les martiens de Bradbury mènent habituellement cette vie paisible et familiale. Et lorsque, dans "*Ils avaient la peau brune et les yeux dorés*" ("*Un remède à la mélancolie*"), une famille terrienne devient peu à peu martienne, s'adaptant au rythme de la vie locale, cela ne semble modifier en rien sa structure patriarcale humaine des débuts du vingtième siècle.

Nous rencontrons - comme l'a déjà mentionné Goligorsky -, dans les nouvelles de Zenna Henderson à propos du Peuple, des êtres aux facultés supérieures : ils sont dès l'abord dotés de télépathie et de télékinésie et flottent à souhait dans l'air, au lieu de marcher. Ils ont en outre accompli "*la grande traversée*". Mais tout cela n'empêche pas que l'auteur leur octroie la vie familiale

tranquille et limitée des villageois, qui devient difficile à trouver aujourd'hui sur Terre. (Je sais que j'exagère.)

Il est à noter combien l'homme et ses réactions changent peu dans la SF, genre qui anticipe toute innovation sur le plan technique et qui a droit à une imagination sans bornes. Il est certain que les protagonistes, comme ceux par exemple qui font partie du Peuple, maîtrisent parfois la télépathie et d'autres sciences encore momentanément occultes pour nous, mais celles-ci apparaissent comme un simple élément de décor, qui ne modifie ni ne dissimule la structure de base. Goligorsky dirait que ce n'est pas logique puisque la SF exprime notre réalité actuelle, ses préoccupations et ses craintes. Mais il arrive parfois que la superstructure technique dissimule un monde qui n'est déjà plus actuel et que la SF est restée en arrière par rapport au présent.

Pourquoi cela survient-il ? L'être humain est-il réellement immuable ? Ne peut-il pas y avoir d'autres formes de coexistence qui, à leur tour, influent fondamentalement sur sa manière d'être, même si, en raison du caractère conservateur du *surmoi*, ce processus dure des générations ? Je crois que le changement est déjà enclenché. Pourquoi les écrivains de SF, si révolutionnaires dans de nombreux domaines, sont-ils donc si "*bourgeois*" dans le domaine de la famille et du lien intime de l'être humain en général ?

Ils ne peuvent pas s'imaginer une autre famille que celle de leur enfance passée et, dans l'insécurité illimitée

qui nous menace, ils ont besoin de s'accrocher à la jupe de maman et de prendre la main forte de papa.

Je sais que je généralise et qu'il y a des exceptions. Theodore Sturgeon décrit, dans "*Les plus qu'humains*", un groupe de personnes qui cohabitent, sans être une famille, ni une entité qui existe dans la réalité. Il est dès lors un groupe invraisemblable, il n'existera dès lors pas ainsi dans l'avenir, mais il est bien stipulé que nous nous trouvons dans le domaine de la SF. En s'en servant, Sturgeon nous décrit une nouvelle forme de coexistence: Gerry, à huit ans, est un enfant qui a fui un orphelinat et qui se meurt de froid près de la voie ferrée. Un vagabond, Lone, l'emmène chez lui, dans le bois, et là il apprend à cohabiter et à "*communier*" avec son groupe. Celui-ci se compose de lui et de Jenny, une fillette qui peint, qui sait manier la télékinésie et qui traduit en paroles les mouvements du Bébé, Bobby. Bobby est un enfant idiot, qui n'a que quelques mois à ce stade du récit, et qui est pourtant le chef du groupe. Il comprend tout, sait tout et, grâce à lui, Gerry est accepté par le Groupe parce que, d'après lui, il posséderait ce dont ils ont besoin. Bobby ne sait pas parler, mais il se fait comprendre par Jenny à l'aide de ses mouvements, de ses trépignements et en bavant. Appartiennent encore au groupe deux jumelles noires, Biny et Bony, qui peuvent apparaître et disparaître à n'importe quel moment et en n'importe quel endroit.

On suppose à ce stade que le dauphin possède une intelligence exceptionnelle. Nous ne savons pas comment entrer en contact avec lui. Nous aurions

besoin d'une Jenny qui sache traduire ses mouvements adroits de *poisson* agile et ses "*paroles*", émises sur une longueur d'onde trop rapide pour nos sens humains, afin d'apprendre à nous comprendre et afin de pouvoir "*communier*" avec lui.

Plus loin, on définit le groupe de Lone comme une "*Gestalt*" formée par : un qui cherche, un autre qui imagine, un autre qui trouve et un autre qui parle. Beaucoup de difficultés surviennent. Lone meurt ; Gerry prend le groupe en charge ; ils déménagent dans la maison d'une vieille fille qui menace le groupe et dont Gerry, sans s'en rendre compte, tombe amoureux. A un moment donné, il doit recourir à l'aide d'un psychiatre. Au fil de quelques séances, tout s'éclaircit pour lui. Il recouvre son pouvoir perdu et celui de Lone. Il pénètre dans l'esprit du psychiatre et acquiert la partie essentielle de son savoir. Il sait alors ce qu'est une "*Gestalt*" et il sait également comment sauver et développer son groupe. Il explique au psychiatre la nouvelle forme de vie. Ainsi comment l'homme de Neanderthal s'est développé pour donner naissance à l'"*homo sapiens*", dont est en train de surgir l'"*homo Gestaltensis*".

Nous avons ici le groupe en tant que nouvelle forme de coexistence, qui appartient réellement à notre présent et qui sera davantage développé dans l'avenir. Il existe déjà : comme groupe de travail, comme groupe thérapeutique, comme base d'un certain type de communautés. Mais la définition de Gerry "*un qui cherche, un autre qui imagine, un autre qui trouve et un*

autre qui parle", implique une séparation et une intégration si nette de fonctions, qu'il s'adapte spécialement à l'équipe scientifique actuelle, à qui nous devons toutes ces réussites techniques qui nous inquiètent tant. Tant la fission de l'atome que le spoutnik ou la fusée n'appartiennent plus à un homme seul mais ils sont le résultat du travail de l'"*homo Gestaltensis*".

Sturgeon nous décrit une nouvelle forme de rapports sur la Terre. Malgré ce qui a été dit antérieurement, il existe dès à présent des auteurs qui nous parlent de formes de lien familial "non classiques" sur d'autres planètes. De l'analyse de son argumentation, nous pouvons déduire les craintes sous-jacentes, provoquées par le changement que nous sommes déjà en train de vivre.

L'introduction à "*Une rose pour l'Ecclésiaste*" de Roger Zelazny ("*Fiction*" N°151) annonce cette nouvelle comme un "*récit autobiographique de l'énigmatique poète Gallinger, qui a traduit en martien un poème de Rilke et le Livre de l'Ecclésiaste*". Goligorsky a déjà évoqué cette nouvelle. Mais comme j'insisterai plus longuement sur d'autres aspects, j'en donnerai un bref résumé : Gallinger est technicien en linguistique de l'équipe de la troisième expédition sur Mars. Il y a peu de contacts avec les martiens, qui mènent une vie pacifique et retirée. C'est pourquoi tous s'émeuvent lorsque la matriarche accepte de recevoir Gallinger, en qui prend corps une étrange conjonction de l'intellectuel génial et cynique et de l'athlète expert en karaté et à la stature exceptionnelle. Il sera admis à

traduire en anglais des documents excessivement anciens et sacrés de l'histoire et de la mythologie martienne.

Gallinger provient d'une famille patriarcale : fils d'un fanatique pasteur protestant, il doit affronter maintenant une matriarche. Prudents, ses compagnons l'avertissent de ne pas aborder avec elle le problème de l'égalité des sexes. On le reçoit très bien dans le monastère. Il parvient bientôt à maîtriser le sanscrit martien, déchiffre les textes et s'éprend, avec l'étonnante et discrète complaisance de la matriarche, d'une jeune danseuse du temple. Bientôt aussi, Braxa se trouve enceinte : on le renvoie, puisqu'il a terminé son travail.

Entre les textes déchiffrés et l'épisode de Braxa, l'histoire de la tragédie martienne se complète. Une culture extraordinaire a touché à sa fin lorsque la "*pluie de sang de l'univers*" est tombée sur la planète, a semé la désolation, a laissé ses hommes stériles et ses enfants mâles freinés dans leur croissance autrefois splendide. Gallinger, magnifique spécimen de reproducteur humain, a été utilisé pour rendre Mars à nouveau fertile. La nouvelle génération sera issue de son fils. Mais cette aventure le mène, lui, au bord du suicide : il ne peut pas supporter l'idée que Braxa ne l'a jamais aimé, qu'il ne connaîtra jamais son fils et que l'accès au temple lui est définitivement interdit.

Cette nouvelle nous replonge, avec des mouvements ondulatoires, dans le matriarcat qui a existé à une époque très très reculée de notre histoire. Elle emprunte également des éléments à la vie de la

ruche. Et elle exprime en outre - sans que l'auteur le sache consciemment, je suppose - l'insécurité de l'homme de notre siècle sur sa fonction en tant que telle et sur sa crainte d'échouer dans la rivalité avec la femme et d'être relégué au rôle d'un simple mâle.

La même source d'imagination est, dans "*La mère*" de Ph. J. Farmer ("*Etranges parents*"), élaborée à un niveau beaucoup plus régressif. Le protagoniste déambule, après avoir survécu à un atterrissage catastrophique et forcé, dans un monde inconnu. Il est subitement attrapé par des tentacules gigantesques et introduit dans une cavité charnue et chaude. Il est devenu la proie d'une "*mère*". Il vit à l'intérieur d'elle et apprend à s'alimenter avec les "*vierges*" - d'étranges foetus féminins. Il passe son temps à jouer avec elles, prenant son whisky synthétique dissous dans du suc gastrique qui sourd de la paroi stomacale et écoutant des opéras et des "*belcanto*", car il est parvenu à sauver son enregistreur de poche. Lorsque les vierges sont finalement "*accouchées*" et l'abandonnent, la mère l'oblige à la féconder en faisant planer la menace de le digérer. Pour cela, le protagoniste doit attaquer avec un instrument piquant la protubérance grisâtre qui gonfle la paroi de l'estomac maternel.

L'auteur a totalement réduit le protagoniste-homme à sa fonction fertilisante et à une vie foetale-parasite. Tout le pouvoir, toute la force, l'intelligence et l'activité sont passés à la femme-mère. Nous pourrions parler de l'enfant qu'il y a au sein de l'auteur, d'une situation foetale d'extrême dépendance qu'il revit, etc. Mais tout

cela coule de source et ce n'est pas le point qui nous intéresse ici. Nous prenons cette nouvelle, comme la précédente, en tant que reflet inconscient et défiguré d'une peur éveillée par notre réalité actuelle. La même intensité de cette peur et son caractère irrationnel sont responsables, en bonne partie, de l'aspect archaïque et super conservateur que revêt la famille de l'avenir dans la grande majorité des nouvelles.

Nous avons jusqu'à présent évoqué des nouvelles appartenant à notre monde occidental. Il existe des différences, également dans l'aspect dont nous discutons ici, avec la SF socialiste. Cela possède sa logique. Parmi les premiers cosmonautes soviétiques figure Valentina, actuellement mère d'un enfant sain. L'Union Soviétique n'a pas établi de discriminations, dès son commencement et par principe, quant aux tâches à attribuer à l'homme ou à la femme. C'est pourquoi les femmes apparaissent tout naturellement dans les nouvelles de SF, si l'on peut dire, au sein des équipages des vaisseaux spatiaux. Mais cette littérature ne s'interroge pas non plus sur la famille de l'avenir.

Je ne prétends pas non plus prédire son évolution. Je me bornerai à attirer l'attention sur une cause et une conséquence de l'émancipation féminine et du changement consécutif du rapport entre les sexes : le perfectionnement des méthodes contraceptives.

Pour en retracer l'histoire et souligner la signification qu'elles ont revêtue actuellement, je devrais commencer par le postulat de l'égalité des droits pour l'homme et la femme. Je devrais parler de la

Révolution Française et des Droits de l'Homme. Je devrais poursuivre par la révolution industrielle qui a engendré le prolétariat moderne et a tiré de la maison, avec l'homme, sa femme et même ses enfants, pour les mener à l'usine. Je devrais parler de la lutte des marxistes pour obtenir des conditions meilleures et égales pour les ouvriers des deux sexes, et des "*suffragettes*" qui combattirent, avec des moyens qui nous semblent aujourd'hui relativement pittoresques, pour le vote féminin et le droit de la femme célibataire à l'amour libre et à la maternité. Mais je ne me sens pas en mesure de le faire, et cela nous écarterait en outre trop de notre propos. Je commencerai simplement par l'histoire - et à très grands traits - de l'émancipation sexuelle de la femme occidentale de la classe moyenne, depuis le début de notre siècle.

Encore au 19^{ème} siècle, on ne limitait pas le nombre d'enfants. La mortalité infantile était extrêmement élevée et, pour assurer la survie de quelques-uns, on laissait naître tous les enfants que "*Dieu appelait*". Les progrès de la science ont changé cette situation pénible. Limiter le nombre d'enfants ne signifiait plus courir le risque de ne pas avoir de descendance. Simultanément, la technique mit à la disposition du couple les moyens de parvenir à une telle limitation. Dans l'Antiquité, on avait utilisé la vessie natatoire du poisson, avec des résultats peu sûrs. L'homme moderne a abandonné le poisson. L'industrie du caoutchouc a résolu son problème. Elle a créé le préservatif, produit bon marché, hygiénique, relativement sûr et à la portée de tous. Elle

a démocratisé le contrôle de la natalité, si on peut dire. Mais malgré son caractère démocratique, sa double fonction démontre l'appartenance du produit à la "*double morale*" de l'époque. Le préservatif sert tant à protéger l'homme contre la contagion de maladies vénériennes, lors de ses rapports avec des prostituées, qu'à éviter la conception au sein et en dehors du mariage.

La création du préservatif était une réussite importante. Mais la décision d'éviter les conséquences de l'acte sexuel relevait logiquement de l'homme.

Ce n'est que le perfectionnement technique suivant qui a mis la décision entre les mains de la femme. L'utilisation du pessaire, précurseur du diaphragme, date des débuts du siècle. Il n'a jamais atteint la popularité du préservatif, puisqu'il était plus cher et devait être placé, au moins la première fois, par un médecin, et son usage fut peu répandu. Mais le pessaire permettait pour la première fois à la femme de se livrer à l'acte sexuel, aussi détendue que son compagnon.

A la même époque, Freud nous parle encore (11) des conséquences nocives, pour la santé mentale du couple, du coït interrompu, en tant que moyen le plus fréquent pour éviter la fécondation.

De toutes façons, la limitation des enfants s'était imposée dans beaucoup de milieux. La femme qui jusqu'alors avait passé les années fertiles de sa vie enceinte et à allaiter, se trouva soudain libre et disponible. Pourtant la vie continuait comme toujours.

L'homme travaillait et entretenait sa famille, maintenant réduite, et la femme, lasse et insatisfaite, demeurait chez elle à soigner ses enfants moins nombreux et à s'occuper du foyer. Nous trouvons ici l'exemple classique de la famille type Bradbury.

Vint la Première Guerre Mondiale. Elle entraîna au front les hommes valides et jeunes et, dans les pays vaincus, elle finit par faire appel aux inaptes et aux vieillards. Les femmes devaient les remplacer aux champs, dans l'industrie, dans le commerce et dans l'administration. Elles exécutaient des tâches dont elles ne se seraient jamais crues capables. Elles envahirent même le champ de bataille, en conduisant des ambulances. La guerre s'acheva et les hommes revinrent. Tous, jusqu'aux vainqueurs, étaient las, déçus et déphasés. Ils reprirent le travail mais un grand nombre de femmes ne regagna plus ses pénates.

Les femmes de la classe moyenne et de la haute classe, apparue au moins dans les pays vaincus, changèrent. Elles raccourcirent leurs longues nattes et leurs jupes romantiques. Elles décidèrent de ne plus être faibles ni craintives. Quelle importance cela revêtait-il que l'homme fût en fait le plus fort ? Il avait aussi éprouvé de la peur au front. Beaucoup également étaient morts. Par ailleurs, en ce qui concernait la force physique, elles, le sexe faible, avaient été capables de maîtriser, en conduisant des ambulances et des tracteurs, le pouvoir de 40 chevaux. Elles ne s'évanouissaient déjà plus ni ne portaient le corset, cause de tant de malaises et d'inhibitions. Beaucoup optèrent pour l'"*amour libre*",

parce que, ayant démontré qu'elles pouvaient travailler à l'égal de l'homme, et que le plaisir sexuel impliquait aussi peu de conséquences pour elles que pour lui, elles réclamèrent les mêmes droits que lui. Elles commencèrent même à jouir. Elles savaient prendre leurs précautions et, dans le pire des cas, il restait l'avortement, inoffensif grâce aux progrès chirurgicaux, légalisé dans quelques pays et toléré dans presque tous, en tant qu'expression du mouvement du "*droit de la femme sur son propre corps*".

Cette nouvelle condition de la femme a également changé le sentiment de l'homme. Elle l'a souvent plongé dans la confusion. L'impact qu'a alors éveillé dans le grand public un roman en est un indice. "*La Garçonne*" de Victor Marguerite a été traduit dans de nombreuses langues et a atteint un grand nombre d'éditions. Il décrit la vie de type "*playboy*" que mène une jeune fille. Il montre d'abord son orgueil et sa promiscuité et, plus loin, les chagrins qui l'amènent finalement à accepter l'amour classique et la vie maritale.

Le titre nous montre déjà la confusion des sexes. La nouvelle femme n'est pas considérée comme telle, mais bien comme un muchacho-garçon de sexe féminin. Elle avait abandonné sa vie antérieure mais ne savait pas comment se comporter et a souvent pris le plus douteux des droits masculins : jouir du sexe, sans amour ni affection. L'homme non plus ne savait pas comment se comporter à son égard. Si sa force physique, sapée par les machines et les armes modernes, ne suffisait plus pour justifier son rôle patriarcal ; si la femme ne

craignait plus le sexe mais en jouissait, s'affranchissant des conséquences, comme lui ; si elle pouvait protéger et nourrir les enfants : quelle était sa fonction dans le monde ? Ce sont des réflexions de ce type qui ont dû inspirer les nouvelles de Zelazny et de Farmer citées plus haut.

De nombreuses années se sont écoulées, une guerre mondiale et d'autres guerres se sont produites depuis "*La Garçonne*". La femme a été mobilisée pour certaines d'entre elles, presque à l'égal de l'homme. De toutes façons, la stratégie a changé il y a longtemps, exposant indistinctement hommes, femmes et enfants à la destruction et à la mort. Les différences s'estompent toujours plus. Plus personne ne s'étonne de trouver les femmes dans toutes les professions, ni de les voir partager les mêmes risques que l'homme. Mais la confusion des deux face à leur rôle se manifeste de façon diffuse et augmente leur insécurité et leur déracinement ! La vie de beaucoup est si différente de celle qui a été celle de leurs parents et de leurs grands-parents ! On ne peut plus s'appuyer sur les valeurs du passé et on ne possède pas de modèle à suivre dans le présent.

Et l'avenir ? Face à cette interrogation, surgit dans la littérature de l'avenir la famille du passé, pour remplir un vide et afin que, s'il vous plaît, on ne nous change pas tout notre monde en une fois. Progressons tout lentement. N'effrayons pas trop l'enfant qui existe au sein de nous et qui, précisément en face de tant de nouveautés et de dangers, a, plus que jamais, besoin

d'un papa et d'une maman. Il en a besoin mais souvent il ne les a pas.

J'ouvre une parenthèse pour éclairer deux points :

- 1) Les nouvelles nostalgiques de Ray Bradbury me plaisent beaucoup. Et je partage également l'avis de Goligorsky lorsqu'il dit que ce caractère nostalgique fait office d'un signal d'alarme. Mais cela n'invalide pas mon argument selon lequel la famille type Bradbury n'existe plus. Et
- 2) il existe bien sûr des exceptions et des auteurs nous imaginant la famille et l'amour dans le futur.

J'en ai déjà cité quelques-uns. Je relaterai maintenant, assez longuement, une nouvelle de Goligorsky, "*La cicatriz de Venus - La cicatrice de Vénus* " ("*Adiós al mañana - Au revoir, à hier!* " / "*IDES ... ET AUTRES*"), parce qu'elle présente, à côté de l'ambiguïté de sexe, une description - la première que j'ai vue en littérature -, délicieuse et détaillée, d'un acte sexuel galactique.

Les occupants d'une station spatiale installée sur Mars sont désespérés. L'installation de refroidissement a flanché et la température augmente constamment. Le vieux Guzmán, vétéran du service astronautique, essaye de les tranquilliser. L'avarie sera vite réparée. C'est certain, mais la chaleur devient également insupportable. Lorsque Guzmán suit l'exemple de ses compagnons et se dénude, afin de mieux résister à la chaleur, on voit avec épouvante une terrible cicatrice qui lui traverse l'abdomen d'une hanche à l'autre. Guzmán,

pour passer le mauvais moment, commence à leur raconter, tranquillement et lentement que, sur Vénus, lorsqu'il était jeune et que l'on n'avait pas encore interdit le rapport sexuel avec les autochtones, il travaillait en compagnie d'une vénusienne. Elle était très étrange, très différente et, au début, elle ne se rendit pas compte qu'elle l'attirait. Mais un beau jour arriva ce qui devait arriver :

"Ce fut une apothéose de sensualité. Je n'étais plus qu'un débutant sans expérience et Yuyú m'initia avec une sage délectation aux secrets infinis de la passion galactique. Ses dulimares tissèrent autour de moi un filet, lacérant mes vêtements, et m'exposant tout entier au contact de son corps. Les pliscines rampaient sur ma peau comme si elles voulaient exciter un à un mes filets nerveux et me muer en une pure masse de réceptivité sensitive.

Les sifias érectiles étaient rigides comme si elles étaient sur le point de se rompre et pourtant elles ployèrent docilement sous ma main lorsque je les caressai. Autour de son lérula apparut une frange violacée, chatoyante, qui ne s'était jamais trouvée là et qui scintillait à un rythme palpitant.

Ce qui se produisit ensuite fut merveilleux et terrifiant à la fois. Des innombrables gynophies de son corps sourdit un nuage de mestén iridescent, qui nous enveloppa dans ses replis. Les dulimares m'enserrèrent avec force et le "sofián, sofián" se transforma en un "yaspe, yaspe" paroxystique, qui marqua l'apothéose de l'étreinte ... Ensuite, je perdis connaissance."

Au bout d'un certain temps, l'expédition regagna la Terre. Là, Guzmán fut pris de malaise et son abdomen commença à se dilater. Ce qui, lors d'une radiographie, semblait être un simple kyste, se révéla, lors d'une intervention chirurgicale, être "*une capsule amniotique*". *A l'intérieur, petit vénusien venait d'entamer son cycle de développement*".

Outre le fait d'apprendre dans cette nouvelle un important chapitre de l'"*ars amandi galactique*", nous voyons, projeté sur un autre monde et vers le futur, le désir de l'homme d'aujourd'hui d'assumer le rôle féminin. On peut observer la même chose dans la mode actuelle, comme dans de nombreux autres exemples. Il ne faut pas s'étonner que cela se produise. La femme a tant envahi les domaines, qui étaient, jusque il y a peu, strictement réservés à l'homme, que celui-ci se voit également tenté - et s'en sent le droit - d'occuper les siens.

Mais les deux sexes sont, déjà dans le fameux roman "*Le meilleur des mondes*" de Aldous Huxley, privés de leurs fonctions et le fœtus est élevé en éprouvette. Et cette histoire n'est pas si fantastique. L'insémination artificielle se pratique depuis longtemps. On pourrait déjà utiliser le sperme d'un Sartre, d'un Picasso ou du Beatle John Lennon, pour féconder toute femme qui le désire avec la semence de son génie préféré. Quelques fioles suffiront, dans l'avenir, pour féconder toute une planète. En attendant, la technique des couveuses se perfectionne de jour en jour. Avant, seul un fœtus d'au moins 7 mois avait des chances de

survie ; on est ensuite parvenu à ce que c'en fût un de 6 - c'est déjà le cas - ; avec beaucoup de précaution, un de 5 et, en comptant à rebours comme on le fait dans l'astronautique, le jour viendra où une mère donneuse d'un ovule et un père donneur de sperme engendreront un enfant sans s'être jamais vus.

Les contraceptifs également ont substantiellement progressé. Tant le stérilet placé dans le col de l'utérus que les pilules anticonceptionnelles empêchent pratiquement à 100% la conception. On expérimente en ce moment (**N.d.T.** : 1969) des pilules spermicides afin de rendre le sperme inopérant.

Nous avons abouti à une double contradiction : à l'acte sexuel sans fécondation et à la fécondation sans acte sexuel.

La première fois que j'ai écrit cette phrase, qui exprime un fait, déjà bien connu, je l'ai fait automatiquement et presque sans réfléchir. Mais lorsque je l'ai vue écrite et que j'ai commencé à l'analyser, elle m'a impressionnée. Elle m'a paru terriblement importante. Nous avons toujours appris que tout être vivant, qui appartient à une espèce suffisamment évoluée pour se multiplier par accouplement, est soumis à l'instinct sexuel s'il veut assurer sa survie. L'instinct l'oblige même à courir des dangers mortels. Le mâle de l'araignée, le saumon et beaucoup d'autres héros animaux donnent leur vie pour permettre la perpétuation de leur espèce.

Les oiseaux arborent des couleurs exquises et chantent divinement pour séduire les femelles, les cerfs

rivalisent en force et luttent pour elles avec leurs bois imposants, et tout cela se produit dans un but de procréation. Nous vivons dans un monde, qui a sa logique et sa loi. On nous l'avait du moins appris. Et maintenant, presque par inadvertance - l'église catholique semble seule s'en préoccuper -, l'homme a réussi à contourner les règles du jeu, à séparer ce qui avait toujours été uni et à le soumettre à sa propre volonté. Il a rendu la copulation indépendante de la procréation.

Quelles conséquences peut nous apporter cette nouvelle indépendance ? Saurions-nous mieux aimer maintenant que nous sommes affranchis de la peur des conséquences ? Aimerons-nous davantage les enfants engendrés en pleine conscience et volonté ou, devant nous y résoudre d'avance, ne nous déciderons-nous même pas à les avoir ? Dès lors, éliminé l'enfant "*par accident*", notre descendance se limitera relativement. Chaque couple devra peser ses désirs et ses raisonnements, ses besoins, ses impulsions et ses convenances. La décision finale dépendra de nombreux facteurs.

Je n'oublierai jamais une anecdote de journal, publiée avec une amère ironie aux alentours de 1935, lorsque le gouvernement français visait désespérément, pour des raisons stratégiques, à augmenter la natalité. L'homme, auquel on avait attribué la mention de "*Père de famille nombreuse*", pour sa nombreuse descendance, s'était suicidé peu après, parce qu'il n'avait pas pu l'entretenir.

Il se produit avec ce problème le même phénomène qu'avec la fission de l'atome : notre responsabilité a augmenté en proportion identique de l'alternative qui s'offrent à nous. La physique moderne rend l'homme apte à un humanicide rapide et spectaculaire, tandis que les contraceptifs parfaits nous offrent la possibilité d'un humanicide lent et agréable.

J'ai pleinement conscience que ma dernière affirmation semble totalement absurde. Il suffit de lire les journaux pour se rendre compte que l'"*explosion démographique*" est un des graves problèmes actuels. Il suffit également de lire des nouvelles de SF. La notice (dans "*Minotauro*" N°8) qui présente "*The Tunnel Ahead*" de Alice Glaser – texte repris dans "*IDES...ET AUTRES*" N°16 – est très claire à ce sujet : "*Selon Sir Julian Huxley, le problème de la surpopulation est le plus angoissant de notre temps, plus encore que le dilemme guerre ou pays, et le professeur Harrison Brown, de l'Institut de Technologie de Californie, a écrit que vers l'an 2600 la population humaine couvrira toute la surface du globe terrestre.*" La notice de l'éditeur suit, exprimant l'espoir que l'on trouvera des solutions moins sinistres que celle proposée par l'auteur de la nouvelle.

Une famille nord-américaine standard de l'an 2100 revient à New York, à la fin d'une journée ensoleillée. La plage était bourrée de gens. Ils sont maintenant entassés dans la petite automobile : Tom, le père, Jenny, la mère - une nouvelle fois enceinte -, et les quatre enfants. Les voitures forment une file interminable. Ils

mettront cinq heures pour parcourir les soixante kilomètres. Mais il n'y aura pas d'embouteillage car la route est automatique. Tom est en train de songer : l'excursion valait-elle la peine ? La plage était si bondée. Mais, évidemment, à la maison ce n'est guère mieux, ils disposent de très peu d'espace. Bien qu'ils aient eu la chance d'obtenir ce vieil appartement, où les plafonds sont encore si hauts que Tom, avec sa taille de 1,80 m, n'a presque pas besoin de se baisser. Dans chaque section, il y a un espace vert bien délimité, de telle sorte que les enfants soient une fois par semaine dans l'herbe, avec le droit de jouer à côté d'un arbre. Il y a même un jardin zoologique par étage. Il ne s'agit bien sûr pas d'un jardin compliqué comme ceux des grandes villes, mais il s'y trouve un chien, un chat et un aquarium. Ce n'est pas si mal, en fin de compte.

On approche du tunnel, de la "*roulette russe de la survie*", comme Tom l'a baptisée à un moment donné. Parce que le tunnel est terrible. Ils ont pourtant élu eux-mêmes les autorités qui avaient inclus "*le dépeuplement sans discrimination*" dans leur programme. Le tunnel se ferme 10 fois par semaine sur 3000 personnes, entassées dans 700 voitures. "*On a besoin de 2 minutes pour que fonctionnent les douches de la voûte. Les sept cents voitures du Tunnel sont ensuite hissées et vidées. Approximativement dix minutes pour cela. Tom se demande combien de temps les ventilateurs vont mettre pour éliminer les restes du gaz au cyanure*". Oui, le Tunnel est terrible. Ils parviennent bien à le franchir cette fois, mais il se ferme sur la famille italienne qui les

suivait dans la file. C'est terrible, mais il remplit au moins sa fonction et il apporte, par ailleurs, dans un monde si organisé et si dépourvu d'émotions, une touche excitante au point qu'elle redonne parfois l'envie de vivre.

L'auteur de cette nouvelle veut visiblement nous mettre en garde contre les dangers inhérents à notre époque. Le Tunnel et son mécanisme, si parfaitement au point techniquement, sont inspirés des chambres à gaz, que les nationaux-socialistes avaient vouées à un dépeuplement, avec une discrimination bien définie. Elles étaient destinées à des Juifs, à des marxistes et à des prêtres non-conformistes. Le second danger est celui de la surpopulation. Pour bien nous en faire prendre conscience, l'auteur recourt de nouveau à une famille qui n'existe plus : dans le New York de 1960, il n'existe déjà pratiquement plus de jeune couple, de classe moyenne, avec 4 enfants et un cinquième à venir. Mais le danger de surpopulation existe.

Si c'est le cas, de quel droit jette-t-on l'anathème sur les contraceptifs ? Devrai-je plaider pour que l'on inverse le cours de l'histoire et que l'on revienne à la famille d'avant, avec 10 à 12 enfants, avec un père qui ne pouvait pas entretenir les siens, et une mère épuisée et sans possibilité d'épanouissement en-dehors de son foyer ? Ou pour les angoisses de la femme célibataire ou pour l'avortement ou pour la misère psychologique et sociale de l'enfant illégitime ? Bien sûr que non. J'ai une autre ambition. Je voudrais que nous prenions conscience de l'ampleur du changement instinctif qui est

en train de se produire - la fonction primordiale du psychanalyste est d'aider à "*prendre conscience*" - et que nous discutons de ses conséquences au niveau de la science et de la fiction.

Parler d'"*humanicide lent et agréable*" est-il justifiable? Je me suis, il y a quelques années, rendue dans un pays d'Amérique Centrale. Là, un haut fonctionnaire du service de santé m'a expliqué pourquoi et comment ils devaient affronter le problème d'une natalité incontrôlée. Chaque année, un grand nombre d'indiens quittaient la forêt pour s'installer dans les villes. Des fillettes de 12, 13 ans, arrivaient. A 14, 15 ans, elles avaient déjà un enfant. De père inconnu. A 18 ans, elles étaient des mères célibataires de 3, 4 enfants, qui restaient aussi sans mère. La petite soeur aînée, de 4 ans, devait les élever, avec l'aide de voisines du bidonville puisque la mère était occupée à gagner le strict nécessaire dans quelque maison. Ces enfants, futurs citoyens de la république, étaient éduqués dans les pires conditions, avec un handicap terrible.

Face à ces problèmes sociaux, s'impose le contrôle de la natalité, dès le début. Il faut organiser des équipes qui parcourent la forêt, rendent visite aux tribus et y apprennent aux femmes à se soigner. Mais comment ? Les pilules anticonceptionnelles exigent un certain niveau de discipline et de civilisation. Il faut être responsable et conséquent parce que, si l'on ne suit pas strictement les indications, l'effet contraire de trop grande fertilité se produit. Par ailleurs, elles sont bon marché mais il faut les avoir. Et si l'on tombe à court

dans la forêt ? Il vaut mieux y renoncer et opter pour le stérilet. Celui-ci est placé une fois pour toutes, par une personne spécialisée, et donne un résultat absolu. Il n'y a pas de risques, ni de bouleversements hormonaux. Et il suffit, pour recouvrer la fertilité, d'aller chez le médecin et de le faire enlever.

Tout cela semble très évident et convaincant. Mais songeons-y en détail : les femmes d'une tribu consentent à adopter le stérilet. L'équipe accomplit son travail et s'en va. Que se passe-t-il ensuite ? Lorsque, plus tard, elles veulent avoir un enfant, vont-elles voyager des jours entiers pour trouver quelqu'un qui sache le leur ôter ?

La fille indienne, qui se rend dans la grande ville, ne se retrouve plus enceinte. Elle peut chercher tranquillement un emploi et cohabite avec un garçon. Elle n'a plus d'appréhensions. Il vaut mieux se passer d'enfants ; parce que, avec eux, il est difficile de gagner sa vie. Viendra-t-il un jour où elle se sentira suffisamment sûre, économiquement et socialement, pour se rendre chez un médecin qui lui ôtera le stérilet ? Il sera nécessaire, si l'on ne veut pas que ce stérilet soit l'instrument d'un "*dépeuplement différencié*", d'offrir aux indiens de cette république beaucoup plus d'éléments et beaucoup plus d'occasions culturelles et pas seulement un contraceptif sûr et économique.

On sait très peu de choses sur les indiens de pays étrangers. Revenons plutôt à la classe moyenne de Buenos Aires. Edmundo et Mónica se sont mariés il y a quelques années. Ils ne voulaient pas d'enfants tout de

suite, et c'est pourquoi Mónica s'est rendue chez le docteur García qui lui a placé un stérilet. "*Lorsque vous changerez d'avis, madame, revenez me voir.*" Un soir, ils sortent avec des amis. Ils vont boire quelques verres, écouter quelques tangos. Ils passent une délicieuse soirée. Ils rentrent chez eux, amoureux et pleins de désirs. Tandis qu'il la déshabille, il lui promet : "*Je te ferai un enfant cette nuit*". Mais ce n'est pas possible.

C'est un dimanche chaud, tranquille, toute une journée devant eux. Comme c'est exquis d'être chez soi, sans engagements ni embarras. Comme c'est délicieux la longue et chaude sieste. "*Je pourrais avoir un bébé*". "*Ne t'afflige pas, mon trésor, demain tu iras demander un rendez-vous au docteur García*". Le lendemain matin, le docteur García est grippé, mais cela n'a pas d'importance : de toutes façons, le moment est passé. Edmundo et Mónica se sont déjà décidés à acheter une "4-L", par mensualités, au lieu d'avoir un bébé.

Une voiture au lieu d'un bébé ? Et pourquoi pas ? Ce type de changement est propre à notre époque. Bertolt Brecht évoque ce problème, déjà entre les deux guerres mondiales, dans les paroles d'une chanson. Un coolie demande à un marchand : "*Sais-tu ce qu'est le riz ? Sais-tu ce qu'il revêt comme importance ?*" Il l'interroge sur beaucoup d'autres sujets et le marchand lui répond invariablement la même chose. Le coolie finit par lui demander : "*Sais-tu ce qu'est un être humain ? Sais-tu ce qu'il revêt comme importance ?*" "Non" répond à nouveau le marchand, "*mais je connais son prix.*"

Nous avons parlé de l'émancipation de la femme et des méthodes modernes pour éviter la conception. Il nous faut aborder maintenant un dernier changement, insignifiant en apparence. Utile, par ailleurs, parce qu'il simplifie les tâches et augmente la commodité. Il y a longtemps déjà que la majorité des femmes de la classe moyenne et de la haute société ne donnent plus le sein à leurs enfants. Leur nombre est croissant. On prend maintenant l'habitude aux Etats-Unis - et cela devient une routine - d'éviter la montée du lait après l'accouchement, par une injection hormonale. Cette situation s'instaure par le type de vie que mènent la majorité des femmes et elle est rendue plus facile par l'industrie, qui met à la disposition de la mère des produits presque plus parfaits que son lait. La tétine du biberon est, pour sa part, un sein plus facile pour le bébé que le sein réel.

Ce perfectionnement de l'alimentation artificielle, comparable à simple vue par exemple à la commodité que la casserole à pression offre à la maîtresse de maison, entraîne pourtant des conséquences psychologiques d'envergure. René Spitz soutient, dans son livre "*Non et oui*", sous-titré "A propos de l'origine de la communication humaine" (12), que "*les techniques et modalités de communication se développent normalement à partir de la première relation de l'enfant avec le sein*". Il dit plus loin :

"L'extraordinaire stabilité du lien entre les débuts de la communication sémantique et les processus de la pensée d'une part, et les premiers rapports mère-enfant

de l'autre, doit constituer un avertissement pour les penseurs. Nous pouvons nous demander dans quelle mesure l'alimentation des enfants via une tétine de biberon a pu influencer le développement de l'esprit occidental au cours des cinquante ou quatre-vingts dernières années (N.d.T. : par rapport à 1960). La démonstration de cette influence sur le développement individuel est seulement une question d'étude et de contrôle. Mais les interrogations les plus importantes sont celles qui se posent au sujet de la façon dont cela a pu influencer sur les moeurs de l'homme occidental, sur sa manière de communiquer, et si cela a eu une influence sur ses rapports avec le milieu qui l'entoure, sur ses symboles verbaux et non-verbaux et peut-être sur ses modes de pensée."

En suivant René Spitz, nous pouvons penser que la croissante capacité d'abstraction de l'homme occidental est liée à sa première rencontre avec un objet inanimé-tétine-biberon et son contenu formule. Nous pourrions également dire que cet objet est le premier robot dans sa vie. Peut-être pouvons-nous nous aventurer un peu plus, en supposant que l'homme d'aujourd'hui se soumet si facilement à la standardisation parce que, au début, il n'a plus sa mère-sein-lait personnelle, mais un produit standardisé.

Et nous pouvons voir les conséquences de cette situation, de façon travestie, dans les nouvelles de SF. Goligorsky considère "*La soucoupe de solitude*" de Sturgeon du point de vue sociologique. L'interprétation psychanalytique ne l'exclut pas mais la complète. La

soucoupe bombée, qui descend vers la fille solitaire pour lui remettre un message d'amour, symbolise le sein bombé d'une mère qu'elle chante, qu'elle aime et qu'elle n'a jamais eue. C'est pour cette raison qu'elle la défend avec tant de ferveur, lorsqu'elle l'a enfin acquise. Son "*j'ai le droit d'avoir une fois quelque chose à moi*" implique qu'elle n'a jamais rien eu, depuis le commencement.

Mais l'alimentation artificielle est en rapport direct avec notre thème du destin des instincts. Je crois que cette façon, déjà plus si neuve, d'élever des enfants, ajoutée à l'échange de rôles entre les sexes, rend fondamentalement plus difficile pour l'être humain l'acquisition de son identité sexuelle.

L'enfant naît, déjà anatomiquement défini, dans un monde à deux sexes. Comment parvient-il à les distinguer et à se situer face à ses parents ? Avant, cela lui était facile. L'être, qui allait peu à peu revêtir pour lui le concept et la personne de "*mère*" le bordait lorsqu'il avait froid, le berçait s'il avait sommeil, et le nourrissait en le pressant contre quelque chose de mou et de chaud, avec une pointe charnue qui s'introduisait dans sa bouche et dont sortait du lait. Le père faisait plus tard irruption dans sa vie, avec des caractéristiques différentes. Il bougeait plus, il était plus dur au toucher, soulevait l'enfant pour jouer avec lui, pour le faire voler en l'air. Il avait même une odeur différente. En outre, il n'apparaissait habituellement qu'à des heures déterminées, lorsque l'on venait de s'éveiller ou que l'on allait déjà dormir ; alors que maman se trouvait toujours

à proximité. Ainsi le petit être, percevant confusément son propre sexe, apprenait, en distinguant celui des parents, à s'adapter davantage à l'un d'eux, le prenant comme modèle, et à opérer une complémentarité avec l'autre. De cette façon, il constituait petit à petit la base de son identité sexuelle.

Mais comment se déroule maintenant ce processus ? Prenons un jeune ménage d'étudiants, employés ou professionnels. Tous deux étudient ou travaillent. Ils s'entendent bien. Ils se partagent les tâches de la maison, facilitées par une quantité d'appareils dont le maniement et le réglage relèvent plus d'un ingénieur ou d'un mécanicien que d'une maîtresse de maison. Ils s'aiment, décident d'ajourner la pilule et ont un enfant. Tous deux s'en occupent et le nourrissent. Mais il ne sera pas facile pour ce bébé de les distinguer. Maman ne chante plus, parce que, lorsque le bébé ne s'endort pas tout de suite, ils lui mettent un joli disque 33 tours. Mais cela n'est encore rien, car c'est lorsqu'ils le nourrissent que la confusion commence. Le bébé se sent supporté par des genoux recouverts de toile grossière de vachers, fermement maintenu par des bras musclés, et il perçoit, en tétant, outre l'arôme du lait dernier modèle et de la tétine de caoutchouc ou de plastique, l'odeur de tabac qui imprègne les mains de l'être indéfini maman-papa qui le nourrit. Le bébé prendra bien du poids, sera fort et intelligent, mais il tardera à comprendre - à un niveau très profond de son être qui a peu à voir avec le rationnel - qui est maman et qui est papa et quelles sont leurs fonctions.

Puisque nous nous trouvons dans la science et la fiction, on me permettra d'extrapoler et de mentionner une célèbre expérience réalisée par le professeur Harlow avec des singes rhésus, au Wisconsin, Etats-Unis. (13)

Il plaçait, dans différentes cellules, des petits singes de quelques jours, séparés de leur mère. Dans l'une d'elles, il a installé une "*mère artificielle de treillis*", c'est-à-dire un engin dont pendaient des tire-lait qui permettaient aux petits singes de se nourrir. Les singes de l'autre cellule eurent plus de chance. A côté de la "*mère artificielle de treillis*" s'est trouvé un autre engin, enduit d'une matière douce qui, au contact des petits singes, contractait bientôt l'odeur du singe. On appela cet engin "*mère de chiffon*". Lorsque les petits singes se furent déjà tant bien que mal adaptés à cette situation, on introduisit dans chaque cellule un jouet mécanique. Les petits singes, qui n'avaient qu'une "*mère de treillis*", s'effrayaient et s'excitaient. Ils se mettaient à paniquer. Ils finissaient par se retirer, épuisés, dans un coin, tournant le dos à l'ennemi. Les singes, qui avaient une "*mère de chiffon*", s'effrayaient également dans un premier temps. Ils se réfugiaient parmi les chiffons, épiant avec prudence, et se tranquillisaient bientôt. Ils finissaient par sortir de la cachette et témoignaient, au nouvel objet, toute la curiosité caractéristique de leur race. Cette expérience a abouti à de nombreuses conclusions qui ont trouvé leur utilité dans le domaine de l'autisme infantile, de l'apprentissage, etc. Elle est très connue. Mais ce qui, du moins ici, est passé inaperçu - et je ne sais pas si cela fut déjà publié -, c'est

le développement ultérieur des singes à la "*mère de chiffon*". Lorsque ces singes parvenaient à la puberté et à l'adolescence, ils ne savaient pas comment se comporter sexuellement. Les femelles ne se refusaient pas, mais ne réagissaient pas non plus à l'appétit sexuel, et les mâles ne savaient pas prendre l'initiative, usuelle et correcte chez les singes (docteur Mirsky, communication personnelle). La fille solitaire de "*La soucoupe de solitude*" ne savait pas non plus comment aborder l'amour.

Revenons aux jeunes parents du bébé, dont nous avons parlé plus haut. Comme nous nous en souviendrons, ce sont des étudiants ou des employés ou des professionnels qui travaillent et gagnent leur vie. Supposons maintenant qu'elle gagne plus que lui ou que, pour des raisons de travail, lui doive rester à la maison et elle doive se rendre à l'extérieur. Nous avons déjà dit qu'ils s'aiment. Mais ils éprouvent parfois un certain malaise.

Freud (14) nous a parlé de la "*très importante fonction du surmoi, qui représente la tradition et les idéaux du passé et qui opposera toujours une période de résistance aux impulsions d'une situation économique*". Il nous a également expliqué que les changements humains sont toujours lents, parce qu'un *surmoi*-conscience, au sein de nous, formé à l'image des générations passées, nous freine. Le mari, avec le *surmoi* homme-et-père du passé, ne se sent plus à la hauteur de sa qualité d'homme dans le couple. Son *surmoi* n'est bien sûr pas archaïque au point d'exiger de

lui qu'il défende, l'arme à la main, ne fût-ce que dans les rêves ou aux moments de grand danger, sa femme et ses enfants, mais il stipule qu'il doit partir dans le monde extérieur pour les entretenir, tandis que la place de l'épouse se trouve à la maison. S'il parvenait à le faire consciemment, il se rendrait compte qu'il se sent relativement diminué, malgré tous ses succès, par rapport à son père ou son grand-père ("*lui encore était vraiment un homme*").

Il se produit en quelque sorte le contraire chez sa femme. Elle aime sa mère. Mais elle se surprend parfois à songer à elle en des termes méprisants : souillon, soumise, prête à se résigner à tout destin. Et cela est également cause de malaise, parce que parvenir beaucoup plus loin que le père (ou la mère) - je cite à nouveau Freud (15), qui ne fait pourtant allusion qu'au père, parce que les mères de son époque étaient immuables - interfère avec le plaisir de la réussite et nous fait perdre le sens de la réalité. La femme se sent mutilée par rapport aux générations précédentes également dans un autre domaine. Et cela non seulement parce qu'elle ne sait pas aussi bien cuisiner et aussi bien coudre que maman, mais surtout pour une autre cause plus fondamentale : auparavant, la femme se réalisait en ayant beaucoup d'enfants. Elle remplissait de la sorte son devoir envers elle-même, envers sa famille et envers la société. Elle devenait adulte ainsi et entrait dans la chaîne des générations. L'explosion démographique, les contraceptifs, les problèmes économiques et de la vie, ou simplement l'exigence d'un

autre "*modus vivendi*", lui font maintenant éprouver un sentiment de culpabilité, de voracité et d'être tombée en désuétude, si elle ne limite pas drastiquement le nombre de ses enfants.

Ce que je viens de décrire avait peu d'importance lorsque le jeune couple s'est marié : ils s'aimaient et cela suffisait. Mais le malaise augmenta avec le temps et ils ne s'aimèrent plus autant. Ils cessèrent ensuite de s'estimer et ils finirent par se séparer. Le gosse avait alors 3 ans. Il devait, d'après la loi, rester avec sa mère. Mais comme maman était professeur, de service le matin dans un collège et l'après-midi dans un autre, c'était impossible. Papa était comptable et emportait la majeure partie de son travail à domicile. De sorte que la garde du bébé lui fut confiée et que maman venait le chercher en voiture les samedis et dimanches et l'emmenait faire un tour au port ou à la campagne. Le gosse continue à se développer, devient sain et intelligent, mais sa difficulté à définir son identité sexuelle croît.

Il parvient à l'adolescence et ne sait pas quelle voie emprunter. Les vieilles normes culturelles, qui tourmentaient encore ses parents, ne lui servent même plus pour cela. Et il n'en trouve pas de nouvelles. Ou il adopte des conduites qui expriment justement toute sa confusion sexuelle. On s'en rend compte en l'observant lui, ses amies et ses amis. Les filles se fardent peu, mettent des pantalons, mais se laissent pousser les cheveux, qui, dans les temps très reculés, passaient pour être "*la plus belle parure de la femme*". Les garçons

répliquent par leur barbe - symbole de leur virilité -, qui arrive presque jusqu'au col de leur chemise à fleur ou de broderie... Je ne continuerai pas, puisque nous sommes tous familiarisés avec le problème.

Pauvre maman, elle n'a pas prévu les conséquences lorsqu'elle a renoncé à sa condition de mammifère. Elle ne savait pas qu'elle abandonnait ainsi une importante fonction maternelle, ni non plus que son enfant, une fois devenu grand, revendiquerait peut-être, de nombreuses façons, le lait-affection qui lui avait manqué. Peut-être réclamera-t-il toujours plus de confort et de luxe pour remplacer ce doux-tendre-sein qu'il n'a pas eu. Ou peut-être fumera-t-il de la marihuana, cherchant quelque chose de merveilleux qui lui remplisse la bouche. Ou peut-être absorbera-t-il des drogues, entrant dans une dépendance désespérée vis-à-vis d'un trafiquant généreux qu'ils appellent, dans le langage de la pègre, "la maman". Ou il sera tout simplement un obsédé.

Il n'est pas fortuit que, dans ce monde si contradictoire qui est le nôtre, une grande partie de l'humanité souffre de la faim, tandis que l'autre, peu nombreuse, lutte des manières les plus diverses pour "*garder sa ligne*". Jamais le problème de la grossesse non désirée, c'est-à-dire de la nécessité incontrôlable de manger, ne s'est posé avec autant d'acuité.

Bradbury consacre, dans ses "*Chroniques martiennes*", une nouvelle ("*Les villes rnuettes*") à cette voracité allaitante qu'est l'obsession : Un homme, qui se croit l'unique humain abandonné sur Mars, errant dans les rues de la ville vide, entend un jour le timbre d'un

téléphone. Il court vers la maison, dont provient le son, force la porte, se précipite sur l'appareil, mais la communication est déjà coupée. Il est désespéré à l'idée de la merveilleuse compagne qu'il a perdue. Il maudit son destin et la cherche de toutes parts, formant des numéros sans relâche, jusqu'à ce qu'il finisse par entendre sa voix au bout du fil. Ils conviennent d'une entrevue, mais ils se perdent. Ils parcourent en voiture des kilomètres et des kilomètres, jusqu'à ce qu'ils finissent par se rencontrer : il se trouve en face d'une fille terriblement grosse, qui mange avec délectation les chocolats qu'elle a chapardé dans une confiserie abandonnée. Elle s'approche, le hèle, lui offre le mariage. Mais lui, horrifié, regagne la solitude et la pureté des montagnes martiennes.

Nous voyons ici l'incapacité, si fréquente chez l'enfant de notre époque - analogue à celle du singe élevé par la "*mère de chiffon*" -, de parvenir à une génitalité adulte en grandissant. Tout le ressentiment de cet enfant et la haine contre les parents, qui lui offrent technique et confort, au lieu de contact et affection, est décrit, avec maîtrise, par Bradbury dans "*La brousse*" ("*L'homme illustré*").

On a déjà parlé, dans des pages antérieures, de la magnifique maison et de sa merveilleuse salle de jeu. Ses murs captent les émanations télépathiques des enfants et les concrétisent, moyennant un complexe système audio-odoro-visuel, en une espèce de réalité qui satisfait tous les désirs rêvés. La chambre peut faire surgir Alice au pays des merveilles ou la fée Clochette

(ou Rita) au milieu de son bois merveilleux. Mais Peter et Wendy, les maîtres de la chambre, préfèrent l'Afrique et son soleil sauvage, son odeur âcre et ses lions carnivores.

Je ne crois pas que Bradbury ait choisi par hasard les noms des enfants. Nous nous souvenons tous de Peter Pan, cet enfant qui n'a jamais voulu grandir et qui a mené Wendy au « *Pays Imaginaire* » ou pays du "*Ne Jamais Jamais*", où l'on ne perd pas l'enfance.

Mais les parents des Peter et Wendy actuels ne voulaient pas non plus grandir ni assumer leur rôle. C'est pourquoi ils vivaient dans une maison qui était "*une épouse, une mère et une gardienne d'enfants*" et qui "*les vêtait, les nourrissait, les berçait pendant la nuit, qui jouait, qui chantait et était bonne avec eux*". Lidia avait ainsi cédé sa fonction de mère à la maison et jouissait, avec son mari, d'une enfance fallacieuse et perpétuelle. Et les enfants avaient appris à se passer d'elle et à aimer cette "*mère de treillis et de chiffon*", ce robot parfait qu'était leur maison. Ils projetèrent leur rancœur contre une mère-enfant-rivale, qui leur avait manqué dès le début, et ils concrétisèrent tout leur ressentiment oral dans les lions aimés.

Les parents perçoivent que quelque chose ne va plus. Cela ne peut pas continuer ainsi. Lidia veut fermer la maison et reprendre ses fonctions. Elle convainc son mari mais il est déjà trop tard. Lorsque les enfants apprennent qu'ils entrent pour la dernière fois dans leur salle de jeu adorée, ils tendent le piège. Il y a des cris bizarres dans la chambre. Les parents, alertés par les

enfants, entrent en courant. La porte se referme derrière eux et les lions les dévorent.

Nous avons parlé de nombreux changements. Du manque croissant d'identité sexuelle, d'union génitale sans procréation et du ressentiment oral envers la mère, qui peut, plus tard, évoluer vers un rejet de la femme en général. Tout cela conduit à une augmentation de l'homosexualité, mais aussi à un changement de critère de l'opinion publique à son égard. Auparavant, les hommes d'état persécutaient le couple homosexuel, parce qu'il volait, par son union stérile, des enfants à la patrie. (L'homosexualité féminine n'était pas condamnée dans la majorité des pays, parce qu'étant donné le rôle passif de la femme dans l'acte sexuel elle n'excluait pas aussi souvent que chez l'homme une union hétérosexuelle fertile). Maintenant que tant de relations sexuelles, au sein et en-dehors du mariage, visent uniquement à la réalisation de l'amour et à la recherche du plaisir, les différences commencent à s'estomper.

L'homosexualité n'est plus un délit ni n'est plus sanctionnée par la loi (*N.d.T.* : texte écrit vers 1968) en Angleterre, le pays qui a envoyé Oscar Wilde, son écrivain le plus choyé, en prison. Aux Etats-Unis, les homosexuels se sont organisés pour exiger l'égalité des droits. Ils demandent qu'on légalise la cohabitation des couples stables et qu'on leur accorde le droit d'adopter un enfant. Ils ont, il y a peu de temps, défilé en manifestation publique en portant des pancartes qui disaient "*la discrimination à l'égard de l'homosexuel est*

aussi injuste et amoral que celle à l'égard du Juif ou du noir".

Que pensent les psychanalystes de l'homosexualité ? La considèrent-ils comme une maladie, ou comme un tour du destin ou un produit de chaque époque ? Pour aborder cette question, je transcrirai, presque intégralement, une lettre de Freud, qui servira également à témoigner de son attitude compréhensive et de son absence de préjugés. (16)

"Vienne IX Berggasse 19.9.IV. 1935

Chère madame ...

Je déduis de votre lettre que votre fils est homosexuel. Le fait que vous ne mentionniez pas ce terme, dans les informations que vous m'envoyez à son sujet, a extraordinairement attiré mon attention. Puis-je vous demander pourquoi vous l'évitez ? L'homosexualité ne constitue sans doute pas un avantage, mais il n'existe pas non plus de raisons d'avoir honte de lui, puisque cela ne suppose pas de vice, ni aucune dégradation. On ne peut pas la qualifier de maladie, et nous considérons qu'il s'agit d'une variante de la fonction sexuelle, produite par un certain dérèglement dans le développement sexuel. De nombreux individus hautement respectables de l'antiquité et de notre époque ont été homosexuels et, parmi eux, des personnages aussi éminents de l'Histoire que Platon, Michel-Ange, Léonard de Vinci, etc. C'est une grande injustice et également une cruauté que de

poursuivre l'homosexualité comme s'il s'agissait d'un délit".

Il explique ensuite à la mère préoccupée que la possibilité de guérir son fils par un traitement psychanalytique dépend de nombreux facteurs. Il lui explique finalement que *"ce que l'analyse peut faire pour votre fils est différent. S'il se sent malheureux, névrosé, déchiré par mille conflits et inhibé dans sa vie sociale, l'analyse peut lui apporter de l'harmonie, de la paix mentale et de la pleine efficacité, tant s'il continue à être homosexuel que s'il change"*.

Dans cette lettre, Freud fait allusion à l'homosexualité comme *"produite par un certain dérèglement dans le développement sexuel"*. L'indifférenciation des parents dans leurs rôles respectifs et le manque de contact physique de la mère avec son bébé peuvent favoriser ce dérèglement. Freud considère la psychanalyse comme la solution possible au problème individuel. A notre époque, de grandes réussites techniques surgissent des solutions les plus radicales et les plus fantastiques. La chirurgie esthétique a déjà transformé de nombreux hommes en femmes apparentes et le perfectionnement de la technique de transplantations d'organes permettra bientôt un changement total de sexe. Cette possibilité, déjà si proche, n'a encore (**N.d.T.** : en 1969) transpiré en aucune façon dans les nouvelles de SF.

Pour Freud, l'homosexualité n'est pas une maladie, mais un arrêt dans l'évolution normale ou une régression

à une étape plus primitive, si la sexualité adulte n'a pas été pleinement établie.

L'absorption des drogues ou l'obésité sont également le résultat d'un mélange de fixations à des stades normalement dépassés de l'évolution individuelle - l'allaitement insatisfait survint au sein de nous avec beaucoup de force - ou d'un retour à celles-ci.

De nombreuses nouvelles de SF jouent sur le facteur régression. "*Le monde englouti*", de Ballard, nous apporte par exemple une imagination foetale, mêlée d'éléments anaux. La boue, qui couvre le monde, jadis précieux et détruit, se trouve sous un paysage aquatique d'un charme étrange. L'imagination intra-utérine est explicite dans "*La mère*" et "*La fille*" ("*Etranges parents*") de Farmer, alors qu'elle ne devient évidente que grâce à l'interprétation dans "*Minority report*" ("*A way home*") de Sturgeon.

Nous avons déjà parlé du ressentiment et de l'agressivité orale que les enfants de "*La brousse*" parviennent à concrétiser par l'intermédiaire des lions, tout comme de la nostalgie qu'éprouve la protagoniste de "*La soucoupe de solitude*", de Sturgeon ("*Histoires d'extraterrestres*", Livre de Poche N°3763), du sein que sa mère ne lui a jamais donné.

Les éléments anaux-régressifs abondent également dans les nouvelles. Nous avons commenté plus haut "*The Tunnel ahead – Le Tunnel*" de Alice Glaser ("*Ides...et autres*" N°16). Le tunnel pourrait, en des termes symboliques, être interprété comme le vagin, et la sortie du tunnel en vie, comme la renaissance. Mais il

est peut-être caractéristique des problèmes que pose l'auteur, une femme, qui adjuge à ce tunnel des gaz qui tuent. C'est une nouvelle qui décrit l'horreur de la surpopulation du monde. Mais si la fertilité, orgueil de la femme pendant des milliers d'années, est devenue une malédiction, elle éprouvera facilement, dans son inconscient, du mépris pour ses organes génitaux. Ainsi son vagin - chemin vers la vie - peut être confondu avec l'anus et être symbolisé par un tunnel, qui est rempli de gaz meurtriers.

La régression est une réaction au changement. L'augmentation des préjugés est différente. Le sociologue nord-américain Allport ("*La nature du préjugé*" (17) démontre que les préjugés sont plus fréquents et plus intenses chez les personnes qui sont en train de changer de statut que chez d'autres, à la situation économique-sociale stable. L'enfant provenant d'une famille émotionnellement stable se trouve aussi moins exposé au préjugé qu'un autre, dont l'existence a manqué au début de stabilité émotionnelle. Combattre ainsi l'insécurité socio-économique et affective est irrationnel, mais compréhensible. Si la sécurité intérieure fait défaut, si tout est en train de se modifier extérieurement de façon incontrôlable, si l'avenir devient imprévisible, les individus les plus faibles se cramponnent à ce qui, chez eux, est donné et inné et établissent une échelle de valeurs. Ils sont "*blancs*" et le seront pour la vie entière. Et afin de se sentir plus sûrs et nantis de droits d'"*être blancs*", ils méprisent et craignent le "*noir*". Ils justifient ces sentiments en

projetant sur lui tout ce que l'on rejette sur eux-mêmes. Ainsi surgit le bouc émissaire, si utile pour l'accabler de nos propres défauts et fautes.

Nous parlons de blancs et de noirs comme nous pourrions parler de n'importe quel "*être d'une façon*" ou "*d'une autre façon différente*". Le différent, l'étranger, celui qui ne partage pas notre conception du "*modus vivendi*", celui qui prétend se débrouiller de façon différente, éveille en nous de la crainte et de la haine et est pris comme écran de projection.

Ce que nous venons de dire nous conduit directement au problème de la censure. Elle appartient au domaine du préjugé. La censure surgit également avec plus de fréquence et d'intensité à des époques de changement. La littérature politique du camp adverse éveille la crainte et la haine chez le censeur, sans même qu'il doive la lire. Elle est mauvaise et préjudiciable par elle-même, dans son propos, parce qu'elle préconise le changement et une nouvelle idéologie.

Le mécanisme de la censure érotique est un peu différent bien qu'il se centre, lui aussi, fondamentalement, sur la projection. D'après l'examen psychanalytique, le censeur projette et condamne dans l'oeuvre censurée ce qui le fascine et le tourmente en secret. En censurant, il se libère de sa propre faute. Il conclut un pacte pervers avec son *surmoi*, qui lui permet de satisfaire sa propre curiosité sexuelle frappée d'interdit, puisqu'il faut lire les ouvrages "*obscènes*" ou voir les films offusquant afin de pouvoir les condamner.

Notes :

(11) S. Freud, "**Obras completas** - oeuvres complètes" : "*La moral sexual, cultural y la nerviosidad moderna* - La morale sexuelle, culturelle et la nervosité moderne" ; Buenos Aires, Rueda, t. XIII.

(12) "**No y sí**" / "*Sobre la génesis de la comunicación humana*" ; Buenos Aires ; Hormé, 1960.

(13) "*The development of affectional responses in infant monkeys*", in **Proc. Amer. Phil. Soc.**, 1958.

(14) S. Freud, "**Obras Completas**" : "*El malestar en la cultura* - Le malaise dans la civilisation".

(15) S. Freud, "**Obras Completas**" : "*Un trastorno de la memoria en la Acrópolis*" ; Buenos Aires ; Rueda ; t. XX.

(16) S. Freud, "**Epistolario – Correspondance**" ; Madrid ; Biblioteca Nueva ; 1963, page 470.

(17) Allport, "**La naturaleza del prejuicio**" ; Buenos Aires ; Eudeba ; 1962.

III) ALTERNATIVES.

« *Le changement engendre* », pour parler en termes psychanalytiques, « *des craintes paranoïaques et dépressives* » (Pichon Rivière).

Les premières entraînent avec elles une augmentation de préjugés et de persécution. Les secondes conduisent à la mélancolie et à l'idéalisation du passé. De nombreuses nouvelles de SF l'illustrent. Mais elles expriment également, comme le soutient Goligorsky, la foi dans l'avenir. Les auteurs de SF ne

sont pas anti-progressistes. Mais ils lancent un cri d'alarme à l'encontre des dangers de ce progrès dans l'avenir, presque présent déjà, afin que nous sachions mieux nous comporter sur ce monde nouveau et changeant et afin que, en jouant, nous perdions nos craintes.

Mon apport au thème revêt un sens d'avertissement mais aussi d'invitation au débat. Je crois que ce dernier est nécessaire. Les auteurs de SF ont conscience des dangers qui nous menacent dans les domaines de "*l'égalité, la liberté et la survie*", mais ils n'évaluent pas consciemment l'importance du changement sur lequel j'ai, moi, centré mon apport. C'est pour cette raison qu'ils perpétuent la famille, anachronique, de classe moyenne des débuts du siècle. Mais comme ils vivent eux aussi ce changement, il se reflète de l'une ou de l'autre manière dans leurs nouvelles sans qu'eux l'aient voulu.

On pourrait me reprocher que j'exagère. Je n'ai bien sûr fait aucune découverte. Je n'ai rien dit qui n'apparaisse dans la vie de tous les jours, au cours de discussions, dans des journaux, des revues. Le thème des contraceptifs, par exemple, est le centre de l'intérêt public depuis des décennies. Je crois pourtant qu'il est important de réunir, une fois, toute une série de faits, apparemment isolés mais résultant des trois situations qui me semblent les agents fondamentaux de ce changement : la séparation de sexe et de procréation, le nivellement des rôles d'homme et de femme (thème sur lequel Margaret Mead a écrit de nombreuses choses d'un

grand intérêt (18)) et la technification de l'allaitement, premier contact du petit humain avec un autre être. Souligner l'ampleur du changement, ne signifie pas le rejeter, ni regretter les temps révolus, mais bien attirer l'attention sur ses alternatives. Le changement s'impose et signifiera un progrès énorme, à condition que nous manoeuvrions de façon adéquate.

Que l'on recoure à l'alimentation artificielle n'est pas un mal en soi, à condition que celui qui s'occupe de l'enfant ne se mue pas en "*mère de treillis*" à tendance schizophrène (19).

"*La brousse*" nous met en garde contre une mère qui s'isole et qui cède son rôle au robot-maison "*qui berce, nourrit et joue*". Cette maison élève des enfants criminels, des malades de l'indifférence affective du schizophrène. Nous avons déjà beaucoup parlé de "*La brousse*". Mais transcrire la fin de la nouvelle vaut également la peine. Le psychologue, appelé au préalable par les parents, entre dans la salle de jeu. Wendy et Peter étaient

"assis dans la clairière, en train de manger un petit repas froid. Derrière eux, il y avait le point d'eau et la brousse jaune ; au-dessus, le soleil brûlant. Il commença à transpirer.

- Où sont vos parents ?

Les enfants levèrent les yeux et sourirent.

- Oh, ils ne vont pas être longs !

- Parfait, il faut partir.

Dans le lointain, Mr. McClean aperçut les lions qui se battaient ; puis ils s'accroupirent pour dévorer leur proie en silence sous les arbres ...

Une ombre passa sur le visage en sueur de Mr. McClean. Plusieurs ombres battirent des ailes. Les vautours descendaient dans le ciel tropical.

- Une tasse de thé ? proposa Wendy, dans le silence."

Schizophrénie implique blocage affectif et "réification". Bion, un psychanalyste et penseur anglais (20), soutient qu'un dérèglement prématuré du lien mère-enfant perturbe la capacité de l'enfant de recevoir et de donner de l'amour et la remplace par une recherche insatiable de confort et de biens matériels. Nous retrouvons, dans *"Il viendra des pluies douces"* de Bradbury (*"Chroniques martiennes"*), la même maison merveilleuse, représentante de parents magnifiquement réduits au rang d'objets, mais bien vide et dépourvue d'habitants humains. Et dans de nombreuses nouvelles de SF, les robots finissent par prendre la place de l'homme. *"La brousse"* et *"Il viendra des pluies douces"* représentent une alternative. Mais il en existe dès lors une autre : si Spitz est certain que l'allaitement artificiel influe sur notre capacité de pensée et de symbolisation, nous pouvons également imaginer que cet allaitement, mené à terme, soit la cause du pouvoir d'abstraction et d'ingéniosité technique toujours croissante chez l'homme moderne.

Bien sûr que le contrôle de la natalité est un progrès. Bien sûr que les contraceptifs évitent que

naissent des êtres humains désavantageusement placés dès le départ, par rapport aux autres. Bien sûr qu'il épargne des malheurs à l'humanité, aux niveaux affectif, social et économique. Mais, bien que l'explosion démographique soit considérée par beaucoup comme le Problème (avec majuscule) de notre époque, le contrôle de la natalité ne résout pas grand-chose, si nous n'apportons pas simultanément des changements structureaux.

Le sénateur J. William Fulbrighth déclare ("*La Prensa*", 1^{er} mars, 1960) que les Etats-Unis doivent "*insister*" sur les programmes de contrôle démographique avant d'accorder d'aide économique à l'Amérique Latine. Il exprime qu'il ne voit rien de mal "*à ce que nous exigeons le contrôle de la population, comme une condition préalable à l'aide étrangère*".

Cela est discutable. Il est certain que le contrôle de la natalité s'impose de nos jours. Il est également certain qu'il répond à une nécessité absolue dans les peuples sous-développés. Mais il ne résout pas de lui-même le problème de la faim et de la misère. L'imposer comme une condition préalable à l'aide pour le développement est erroné et a, malgré le fait d'être une réussite si actuelle, une saveur de colonialisme. Pour que le contrôle démographique ne se transforme pas en "*dépeuplement différencié*", il doit surgir, dans chaque pays, simultanément à l'évolution, des outils économiques et techniques, qui permettent un changement structurel, et, simultanément, des mesures

éducatives, qui servent de base à une nouvelle conscience et responsabilité.

Quel sera le nouveau rapport entre les sexes ? Comment sera sa nouvelle identité ? Durant des centaines et des milliers d'années, le sexe a appartenu à l'homme. La femme n'avait pas grand-chose à dire. Dans notre civilisation, sa frigidité était pratiquement tenue pour certaine, jusqu'aux débuts de ce siècle. C'est ensuite qu'intervint le changement que j'ai décrit. Mais je veux ajouter un fait, un peu choquant et très récent. D'après les expériences de Masters et Johnson (21), publiées dernièrement (je tire ces renseignements d'un article de Angel Garma (22)), la femme est beaucoup plus apte à ressentir l'orgasme que l'homme. Elle peut, dans certaines circonstances, éprouver de 20 à 50 orgasmes en un peu plus d'une heure. (Souvenons-nous de l'irréfrénable sensualité de Yu Yu. dans "*La cicatrice de Vénus*", de Goligorsky.)

"Il a fallu 5.000 ans pour la subjugation sexuelle de la femme. La femme a, de 12.000 à 8.000 avant Jésus-Christ, dû jouir d'une liberté sexuelle complète". C'est la thèse de Masters et Johnson. Une thèse qui effraye plutôt. En songeant à un pouvoir freiné durant tant de temps, la brusque libération sexuelle de la femme devient presque aussi terrible que la fission de l'atome.

Mais elle n'est pas brusque. Les nouvelles générations ont leurs problèmes. Mais elles ont également acquis une nouvelle sincérité et compréhension et un nouveau compagnonnage. Elles sauront bien se débrouiller dans l'avenir.

De toutes façons, nous sommes en train d'assister à un changement, jamais imaginé, des manifestations d'Eros, l'instinct de vie. Et Thanatos, l'instinct de mort ? Avant, au cours de siècles révolus, on attendait souvent la fin du monde. On la prédisait, mais pas au niveau de la science ni de la fiction. Il était pourtant invraisemblable qu'elle survînt. Maintenant, tant la science que la fiction la prédisent. Et elle peut être déclenchée par l'homme.

Freud soutenait que l'évolution humaine est la résultante de l'équilibre-interjeu entre Eros et Thanatos. Thanatos est devenu omnipuissant. Eros a été affaibli. Le piège biologique, qui obligeait à donner la vie, a été dépassé. Tout dépend actuellement de notre raison. La responsabilité de l'évolution relève de nous. Dire cela n'équivaut pas à parler en désespérée, mais en tant que personne qui a la foi.

Et la SF, avec sa morale et son idéologie ? Face à d'aussi grands problèmes, elle semble un moyen très faible pour convaincre l'homme. Elle est également valable. Elle fait appel, d'une manière subliminale, à notre raison. Freud nous a définis comme des "*Dieux à prothèses*", avec un outil puissant qui met à notre portée n'importe quel succès et n'importe quel désastre. L'usage que nous en ferons, dépendra de nous.

En regardant l'homme primitif et même celui d'il y a peu, nous pouvons en fait déjà nous considérer comme des mutants, avec la capacité de rendre la Terre bonne pour tous. Le jour où elle s'épuisera, nous saurons nous rendre sur une autre planète. Mais nous devons nous

préparer, dès maintenant, à ce qu'il vaille la peine de vivre dans le monde que nous propageons, sur notre monde. Ici ou là.

MARIE LANGER

Notes :

(18) Je recommande particulièrement "*El hombre y la mujer* - L'homme et la femme" ; Buenos Aires ; Fabril, 1961.

(19) Les petits singes élevés par la "*mère de treillis*" montrèrent des symptômes semblables à ceux de l'autisme infantile, précurseur de la schizophrénie chez l'adulte.

(20) W. R. Bion, "*Learning from experience*" ; William Heinemann Edit.

(21) "*Human sexual response*" ; Boston ; Little Brown & Co. ; 1966.

(22) "*Investigaciones recientes sobre la sexualidad femenina*", in "*Revista de Psicoanálisis*", t. XXIV, N°2, 1967.

Copyright, 1969, Marie LANGER (« **Ciencia ficción, realidad y psicoanálisis** »). Pour la traduction française, agence littéraire « **Ides...et autres** » & Bernard GOORDEN, 1976 et 2009.